

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE.

N° 12. — DÉCEMBRE 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 12.

Les origines du Spiritualisme en Amérique — G. Béra	705
L'âme et les rêves. — Algot.....	716
Psychographie d'Oxon — Dr Dusart.....	725
Ils y viendront tous. — G. Béra.....	728
L'abolition de la guerre. — Algot.....	733
Bélisama. — E. Bosc.....	736
Séances de matérialisation avec Mme Corner.....	742
Lettre d'un groupe spirite musulman.....	747
Réponse aux questions de M. Béra.....	750
Le cas Foxwell. — Mme Effie Bathe.....	754
Les voix du tombeau. — Julien Larroche.....	761
Une note de la Rédaction.....	761
La famille Hernadec (<i>fin</i>). — Ed. Grimard.....	762
Table des matières de 1901.....	767

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1901.

LES ORIGINES DU SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

d'après Emma Hardinge (*Suite*) (1).

traduction de G. BÉRA.

Nous sommes dans l'obligation d'arrêter ici le récit de l'action des Esprits à Rochester, et cela plutôt à cause de la masse des autres sujets que par le manque de matériaux ; car les rapports de cette seule ville suffiraient amplement à remplir plusieurs volumes, relatifs à l'histoire des commencements du spiritualisme en Amérique.

(1) Voir le numéro de novembre.

Nous omettons nécessairement beaucoup de narrations du plus haut intérêt. Nous supprimons, faute de place, plus de 200 lettres, imprimées ou manuscrites, qui contiennent des descriptions des premières entrevues avec les Esprits, et entraînent la conviction.

Beaucoup de journalistes de différentes villes se joignirent aux investigateurs de Rochester ; beaucoup témoignèrent en faveur de l'honnêteté et de la véracité des médiums. Ils reconnaissaient que les phénomènes étaient merveilleux, l'intelligence évidente, les renseignements généralement exacts et dépassant la portée des médiums, mais ils concluaient le plus souvent en disant que bien que le phénomène ne fût pas le résultat du plan concerté des médiums, ils n'étaient pas encore prêts à croire que ce fût l'œuvre des Esprits, qu'ils ne le pouvaient, ou ne le voulaient, ou ne le devaient pas. Beaucoup d'autres journalistes, surtout dans la presse religieuse, refusèrent dédaigneusement de s'occuper de « la chose » et, après s'être vantés de leur vertueuse ignorance, se mirent, en termes sans mesure, à abaisser ce qu'ils ignoraient, entassant le scandale et les injures sur la tête de ceux qui s'en occupaient, et remplissant leurs colonnes d'une quantité prodigieuse d'erreurs et d'absurdités.

Ces colonnes d'ordures, déversées continuellement sur les spiritualistes, ne leur furent assurément pas agréables sur le moment, mais, en définitive, elles eurent pour eux une grande utilité, en donnant aux manifestations la publicité nécessaire, qui fit de la presse entière les intermédiaires des Esprits.....

..... C'est en novembre 1849 que les scènes de Corinthian Hall, que nous avons décrites (1), se passèrent. L'immense étendue des Etats de l'Union, le fait qu'aucun système régulier de propagande spiritualiste ne fut tenté, embarrassent l'historien qui veut décrire les progrès de la cause. Par le fait, on ne peut qualifier sa marche de « progrès », car si le spiritualisme avait été inauguré par les médiums de Rochester, on devrait pouvoir suivre son cours en suivant leurs traces. Mais si nous voyons les effets produits par les visites des demoiselles Fox dans quelques villes de l'Union, nous constatons aussi une grande éclosion spirituelle dans des pays que les échos des vibrations de Rochester n'atteignirent jamais.

Le spiritualisme n'a pas rayonné d'un centre fixe ; il a jailli avec une vie propre, spontanée, irrésistible, indépendante de toute propagande humaine. Si les fils innombrables qui, avec une rapidité magique, enveloppèrent tout le continent américain d'un vaste réseau spirituel, n'ont pas été tissés par le peuple invisible des Esprits, la théorie des effets et des causes est vaine, et la floraison merveilleuse du spiritualisme, dont aucune main n'aurait planté les germes, devient un des problèmes éternellement insolubles.....

(1) Voir le numéro d'août.

..... Pour rendre justice au développement de ce pouvoir, nous devons considérer ses manifestations dans les différents Etats à la même époque. Le premier que nous examinerons est l'Etat de New-York, où la communion entre Esprits et mortels prit pour la première fois la forme de télégraphe scientifique.

A AUBURN.

Dans la ville d'Auburn résidait M. E. W. Capron, dont il a déjà été parlé au sujet des premières manifestations et des expériences de Corinthian Hall. Pour fortifier la conviction que la source des phénomènes était spirituelle, opinion qui s'était imposée irrésistiblement à sa raison, M. Capron avait demandé à Mme Fox de permettre à sa plus jeune fille, Catherine, de passer quelque temps chez lui. Au cours des séances données par ce jeune médium, les habitants d'Auburn eurent donc l'occasion de voir les plus étonnants phénomènes dans des conditions qui enlevaient tout soupçon de fraude. Il s'y produisit de la musique d'Esprit ; on vit des mains, on les examina, on les toucha, on les vit se former et se fondre sous les étreintes ; les raps épelèrent des messages affectueux, parfois des avertissements ; les meubles s'agitèrent, et presque toutes les phases possibles du phénomène spirituel intelligent se montrèrent à qui voulut les voir. Les débuts du « Pouvoir » à Auburn eurent deux résultats remarquables. Le premier fut que, bien que la Presse eut libre accès dans les cercles, et de nombreuses occasions de se renseigner, tout ce qu'ils virent d'étrange ne parut éveiller chez le plus grand nombre des journalistes que des sentiments hostiles, vindicatifs, et qui se traduisirent par des calomnies sans raison et sans nom.

Par exemple, le « Auburn Daily Advertiser » racontait froidement que le vieux M. Fox, fermier tranquille et inoffensif, remarquable surtout par sa simplicité et sa dévotion, et par ses habitudes modestes et pacifiques, était arrivé, par un habile agencement de fils et de ressorts, à produire toutes les merveilles d'Hydesville. Le fait que toutes les planches et les briques, que pas un pouce des matériaux de la maison hantée n'avaient échappé aux recherches des centaines de curieux, tout cela comptait pour rien pour ce pénétrant rédacteur. Le fait encore plus singulier que le phénomène avait continué à croître en force et en variété pendant plus de douze mois, gagnant de ville en ville, de maison en maison, de personne en personne ; ce fait qui impliquait l'opération de plus de cent médiums différents ; le fait que le pauvre vieux fermier accusé de sa production, n'avait assisté à aucune réunion spirite, sauf aux événements qui s'étaient passés dans sa maison pendant les deux ou trois premiers mois, tout cela était négligé avec un égal bon sens et une égale mauvaise foi ; et les ressorts et les fils du bon M. Fox, invisiblement fixés à rien, continuaient toujours à s'allonger depuis le cot-

tage d'Hydesville jusqu'à des centaines de milles de là, aboutissant à la vallée du Mississipi, aux rivages des Etats de la Nouvelle-Angleterre, et jusque dans les régions du nord du Lac Supérieur. Etrange invention d'un pauvre petit fermier de l'état de New-York ! Merveilleux fils et ressorts dont l'action intelligente révélait le passé, le présent et l'avenir avec une exactitude qui eut fait honte aux magiciens d'Egypte et aux astrologues de Chaldée !

Remarquons ici que si, de temps en temps, nous rapportons les puérilités et les calomnies sans fondements que « la Cause » et ses adhérents ont eu à supporter, ce n'est pas à cause de leur importance, mais pour montrer l'extrême futilité et les efforts désespérés de cette opposition, réduite à inventer des fables si enfantines pour discréditer l'hypothèse spirite.

Le second résultat du séjour de Kate Fox à Auburn semble avoir été le développement de pouvoirs médianimiques non moins remarquables que les siens chez beaucoup de personnes qui assistaient à ses séances. Les cas les plus remarquables sont ceux de Mmes Tamlin et Benedict, dont les noms sont liés maintenant au mouvement spirituel américain. Plusieurs autres dames se développèrent dans les cercles d'Auburn. Les dons furent très variés, les médiumnités physique, écrivante, guérissante, voyante, parlante, se manifestèrent rapidement dans diverses familles de la plus haute honnabilité, et cela en dehors de la présence de Miss Fox, bien que sa première visite eut généralement attiré l'attention sur le sujet et amené la formation de cercles, où les pouvoirs se révélèrent. L'ouvrage de M. Capron sur les débuts du spiritualisme en Amérique contient des récits très intéressants des manifestations d'Auburn, entre autres les incidents suivants qui furent confirmés à l'auteur par un témoin oculaire, M. Henry C. Wright :

« Mme Tamlin a été le premier médium par lequel, autant que je sache, on entendit des guitares et autres instruments de musique jouer des airs distincts. Ces airs étaient joués avec la perfection qu'apportent des musiciens consommés, bien que Mme Tamlin ne connaisse pas la musique et ne sache jouer d'aucun instrument. Les sons variaient depuis les plus forts jusqu'aux plus doux ».

Dans une réunion tenue chez Mme Tamlin, où il y avait sept ou huit personnes dont le témoignage fut publié dans l'intérêt de la vérité, il se passa suivant M. Capron, le fait suivant :

« J'ai magnétisé le médium, dit-il, et après diverses manifestations elle annonça que les Esprits allaient faire quelque chose de nouveau qu'elle ne pouvait comprendre. Après être restés assis quelques minutes, nous entendîmes un bruit particulier, comme le sifflement d'une locomotive dans le lointain. Puis les sons augmentèrent de force et se changèrent en une musique exquise. On demande à une dame de chanter et son chant fut

accompagné par cette musique. On eût dit les accords d'une harpe éolienne, mais d'une beauté impossible à rendre. Fréquemment cette même musique se fit entendre en présence de Mme Tamlin. Parfois on croirait que les sons vont se changer en ceux d'une voix humaine d'une exquise douceur.

« Une autre phase de ces manifestations consiste dans l'imitation du son du cor de chasse. Henri C. Wright se trouvait présent à l'apparition de ce phénomène. Il demanda à l'esprit de N. P. Rogers de sonner du cor, et on entendit aussitôt le son du cor avec sa répercussion d'échos en échos sur les montagnes. M. Wright avait parcouru les Montagnes Rocheuses quelques années auparavant en compagnie de N. P. Rogers, et il y avait entendu Fabyan, l'aubergiste, souffler du cor. Ce son était exactement imité. M. Wright a publié dans une brochure la description de cette scène ».

Tant que les manifestations continuèrent à avoir le caractère que nous avons indiqué, les affligés, qui y trouvaient des preuves concluantes de la présence et de la protection de leurs chers disparus, les saluèrent avec joie.

Les savants s'intéressèrent au caractère extraordinaire que prenait le phénomène quand ils virent des jeunes gens ignorants et des enfants se mettre à parler des langues étrangères, souvent avec une merveilleuse éloquence. D'autre part, le caractère bienfaisant de l'Intelligence et la variété de ses applications trouvaient une démonstration dans les faits de clairvoyance, de psychométrie, de guérison par l'imposition des mains ou l'exécution des prescriptions spirituelles.

Mais l'ignorance profonde des phénomènes psychiques, dans laquelle notre siècle matérialiste a grandi, eût bientôt fait de dénaturer le mouvement à l'état naissant. Nous avons à apprendre que le monde des Esprits est peuplé par la terre, et que sa vie commence au point où la nôtre finit. Ignorant cette grande vérité, les premiers qui communiquèrent avec le monde invisible étaient mal préparés à la visite des « Esprits de ténèbres », que les tristes épreuves de la terre ont transformés en criminels. Ne sachant pas que la vie, ici ou au-delà, est une progression constante et non une métamorphose brusque et surnaturelle, les premiers investigateurs furent effrayés à la vue des scènes où les médiums reproduisaient les mêmes tendances vicieuses, que nous voyons parmi nous d'un œil indifférent; en un mot, ils ne comprirent pas que les Esprits sont toujours des humains et que l'âme n'est guère changée par le fait de la dissolution physique. Dans cet état d'inquiétude et d'ignorance, le retour des criminels fut accueilli généralement par les exorcismes superstitieux et inutiles des vieux rituels catholiques, ou par l'idée aveugle que tous les Esprits sont nécessairement infailibles; si bien que les imprudents médiums devinrent la proie de ces conditions désastreuses connues aujourd'hui sous le nom « d'obsessions ».

Et pourtant, bien que les premiers cercles eussent été conduits avec un aveuglement qui est un scandale, et une conséquence de l'ignorance de nos directeurs religieux (car depuis longtemps ils auraient dû instruire l'humanité des « dons spirituels »), néanmoins, avec le temps, les investigateurs apprirent, à leurs dépens, à comprendre le caractère véritable du monde de l'Esprit, et cela beaucoup mieux par leurs échecs qu'ils ne l'eussent fait par la contemplation du côté ensoleillé du tableau.

LE CERCLE APOSTOLIQUE

Tandis que, grâce à leurs relations avec les êtres qui ont fait l'expérience de la vie, les philosophes spiritualistes commençaient à mieux comprendre les conditions véritables de la vie future, les fanatiques et les orgueilleux profitaient de ce grand mouvement spirituel en s'emparant de ses éléments les plus susceptibles de susciter la vanité et de répondre à la superstition. Parmi les spiritualistes d'Auburn se trouvaient plusieurs personnes, d'une dévotion étroite et bornée, qui attendaient la « seconde venue du Messie », Le phénomène du spiritualisme moderne, interprété suivant leurs vues, leur parut l'inauguration du « Millenium » si longtemps attendu, et pour eux, les « Vrais Croyants », ils devenaient naturellement les « Elus » par qui le « Royaume du Ciel » prédit devait s'établir sur la terre.

Au début du mouvement, un cercle avait été formé qui reçut d'abord le titre modeste de « Cercle d'Auburn ». Mais dès que la croyance au millénium eût fait quelques progrès, ce groupe s'appliqua à faire servir les manifestations à appuyer ses opinions particulières, et — comme le dit à l'auteur un témoin oculaire — en échange de sa conversion au spiritualisme, il entreprit de convertir les Esprits à « l'Adventisme ». En exécution de cette remarquable idée, ce cercle s'assura les services de Mme Benedict, médium à raps très sensible, sur qui agissaient les influences terrestres aussi bien que spirituelles, qui s'étaient proposées de convertir à leur foi la partie de l'Univers qu'ils appelaient modestement *notre petite planète*, et de la soumettre à l'autorité spirituelle de *Saint Jean l'Evangéliste*, du *prophète Daniel*, de *l'apôtre Saint Paul* et autres personnages bibliques qu'ils prétendaient s'incarner temporairement par leur médiumnité. On changea donc le nom du Cercle en celui de « Cercle apostolique » et Mme Bénédicte fut dépêchée à New-York, où, *par l'ordre des Esprits*, elle pria un certain prédicateur baptiste, appelé James D. Scott, de venir à Auburn diriger l'œuvre. On avait publié des journaux qui émanaient censément de divers personnages juifs de l'époque apostolique. Quelques-unes de leurs prédications étaient bien de nature à produire les résultats que prédisaient leurs auteurs, c'est-à-dire de « révolutionner », non pas positivement l'univers, ni même « la petite planète Terre », mais simplement la fortune des malheureux éditeurs, qui

s'aperçurent que le tirage des dits journaux avait un effet « révolutionnaire » sur leur prospérité terrestre. Ceux qui ne croyaient pas à l'origine céleste de ces feuilles furent indignés de l'audace avec laquelle les noms des prophètes et des apôtres étaient employés pour couvrir des puérilités absurdes, tandis que les spirites crédules, mais instruits, déploraient les outrages à la grammaire et à l'orthographe, auxquels un trop long séjour dans le monde spirituel réduisait des morts éminents.

Aussi, au commencement de l'année 1850, la « Fraternité Apostolique » prit-elle une forme plus littéraire sous l'impulsion du Rev. James Scott et atteignit son apogée par l'entrée dans ses rangs du fameux poète, prédicateur et médium, Rev. Thomas, L. Harris, également appelé à contribuer à « l'œuvre spirituelle ». Sous la conduite de ces chefs éminents, qui prétendaient agir sous l'influence spirituelle la plus haute, le Cercle s'accrut en nombre et en importance, et finit par comprendre tous les spiritualistes d'Auburn. Alors il obtint des communications importantes, fonda de nombreuses réunions d'aspect religieux, et aboutit au fameux mouvement de « Mountain Cove », dont nous aurons l'occasion de reparler.

On peut se demander si ces ténèbres d'orgueil, de présomption et de fanatisme ne parvinrent pas à éteindre le spiritualisme à son aurore. Il n'en fut rien, bien que la prédiction en eût été faite bien des fois. Par le fait, beaucoup de journalistes d'importance qui n'avaient cessé jusque-là de flageller le spiritualisme dans leurs colonnes, cessèrent leurs efforts, quand ils eurent remarqué avec plaisir que « les spiritualistes se chargeaient eux-mêmes de l'œuvre de destruction et qu'il suffisait de leur fournir *la corde pour se pendre*. » Il n'est pas douteux que cette habile stratégie aurait eu le résultat désiré si tous les spiritualistes d'Auburn avaient été les disciples du Pape Harris et du Cardinal Scott; mais, outre que beaucoup n'étaient pas dans leurs rangs, quelques-uns de ceux qui avaient été soumis à leur autorité, en tirèrent d'utiles leçons et, au lieu de pousser à la destruction qui leur était si charitablement prédite, ils échangèrent leurs directeurs pour le Pape *Jugement* et le Cardinal *Raison*, qui dès lors furent investis d'une autorité plénière sur les Cercles spirites d'Auburn. Parmi les leçons que ces directeurs leur enseignèrent, la plus importante fut : qu'il n'y a pas entre l'Homme et le Créateur de créatures, mortelles ou immortelles; qu'il est nécessaire d'éprouver les humains dépourvus du corps suivant les mêmes règles qui s'appliquent aux humains pourvus de corps; et enfin que le monde des Esprits n'est pas plus infallible que le monde terrestre. Ceux qui reçurent ces leçons les trouvèrent acquises à bon compte, bien qu'ils les eussent payées du ridicule que leur jetait une Société profondément ignorante du sujet qu'elle ridiculisait.

Quant aux fidèles du « Cercle apostolique » ils eurent bientôt tranché la question en ce qui concernait les gens d'Auburn, en quittant le « lieu réprouvé » pour la « sainte retraite de Mountain Cove », sous la conduite de leurs pasteurs inspirés.

Après cet épisode instructif, le spiritualisme d'Auburn, semblable au phénix, sortit des cendres du fanatisme, pour naître à une vie forte et purifiée. Les médiums se multiplièrent, les dons de l'Esprit devinrent plus abondants et les rangs spiritualistes se grossirent chaque jour de nouveaux convertis.

On établit des réunions du dimanche, on fonda un journal, intitulé le *Clairon spirituel*, et un bureau de statistique tenu par le Rev. Uriah Clark, ex-ministre universaliste, directeur du journal en question qui, pendant de longues années, se répandit dans le monde comme un évangile spirituel. Auburn compte maintenant (1870) des milliers de spiritualistes, et malgré toute la corde que les ministres chrétiens et les savants rédacteurs leur ont si généreusement octroyée, ils ne sont pas encore *pendus*, et ils n'ont pas continué davantage à entraver les progrès de leur glorieuse cause.

1850. ESSOR DU SPIRITUALISME.

Aucune année n'a été plus fertile en événements intéressants que l'année 1850. C'est en cette année que des manifestations du caractère le plus violent et le plus étrange apparurent dans la famille du Dr Eliakium Phelps D. D. de Stratford, Conn. C'est en cette année que les rappings, l'écriture automatique et les autres modes intelligents de communication devinrent familiers à Boston, par la médiumnité de *Mme Margaret Cooper*, fille de l'éminent conférencier et écrivain, Le Roy Sunderland.

Le 1^{er} février 1850, plusieurs personnes de Philadelphie, Penn., se réunirent en cercle d'expériences et arrivèrent à obtenir, en très peu de séances, par des raps, la voyance et autres moyens de communication, des preuves satisfaisantes du monde spirituel. La même année, on ouvrit des cercles à Providence, Rhode-Island, Binghamton, Westfield, Albany, Troy, Waterford et en beaucoup d'autres localités de l'Etat de New-York. A Cincinnati, les raps furent remarquablement forts et intelligents; à Memphis, Tenn.; à Saint-Louis, Miss.; en Californie, dans l'Oregon, le Texas, l'Amérique du Sud, le Maine, le Vermont et le New-Hampshire apparurent des manifestations semblables, et toutes *avant* que l'influence personnelle des médiums de Rochester aient pu donner la moindre couleur à la supposition, émise tant de fois par la Presse, que ces personnes furent les auteurs, les professeurs de la « terrible imposture » qui s'abattit sur les habitants de cette immense étendue de l'Amérique.

Il est évident que dans l'état de New-York le bruit des investigations de Rochester, les voyages des mediums combinés avec l'effet de la carrière étonnante de A. J. Dawis avaient contribué à faire déborder la mesure de la vie spirituelle. Dans les villes de Troy et d'Albany, avec les villages voisins de Waterford et de Lansinburgh, d'excellents mediums pour les diverses phases du phénomène se développèrent dès le début du mouvement. Les visites des demoiselles Fox et les récits de Rochester attirèrent d'abord l'attention sur le sujet, mais les communications avec le monde spirituel ne dépendaient pas de ces seuls agents. Ainsi, dans la famille de M. Anson Atwood, de Troy, homme de situation et de caractère élevés, une de ses petites filles, enfant de 10 ans, fut développée tout à coup pour les phases merveilleuses du caractère physique le plus fort, sans compter les raps, l'écriture et la voyance ; et de semblables manifestations poussèrent comme l'herbe, partout, et avec toutes sortes de variétés. Mais, pour le moment, nous limiterons nos observations à la ville de New-York.

LE REV. S. B. BRITAIN

Une des choses les plus importantes à envisager quand on retrace un mouvement d'origine surhumaine, doit être nécessairement de se préoccuper de donner les preuves qui permettent de vérifier cette origine prétendue. L'histoire de l'avènement et des progrès du spiritualisme dans la ville de New-York forme une des parties les plus importantes de cette classe de témoignages qu'on puisse désirer, car nous constatons que les principaux acteurs de ce grand drame ont été préparés, par des méthodes spéciales à chacun d'eux, longtemps avant d'être appelés à prendre part aux séances qui associent aujourd'hui leurs noms à celui du spiritualisme. On en trouve un exemple frappant dans la personne du Rev. S. B. Britain, bien connu comme auteur littéraire et scientifique, mais plus spécialement comme ayant occupé dans les rangs spirituels les diverses fonctions de rédacteur, conférencier, praticien, magnétiseur, psychologue et médecin. Par son éloquence, ses discussions publiques, ses publications, M. Britain a rendu à la cause du spiritualisme des services qui ne seront jamais trop appréciés ; pourtant son adhésion n'est pas due à des preuves et aux moyens ordinaires de propagande.

Pendant qu'il remplissait la charge de pasteur de la première église universaliste d'Albany, New-York, au cours d'une grave maladie, M. Britain tomba dans une léthargie profonde, qui le laissa sans connaissance pendant douze jours. Pendant vingt-sept jours il ne prit aucune nourriture. De cette condition intermédiaire entre la vie et la mort, M. Britain revint à lui, s'éveillant de la trance aussi mystérieusement qu'il y était tombé. Avec ce retour à la santé et à la conscience, ses sentiments avaient éprouvé une

transformation complète qui en faisaient un autre homme. Soit qu'un nouveau cours de pensées se présentât à son esprit par cette voix douce et calme de la conscience que les paroles humaines ne peuvent exprimer, soit que réellement il ressentit la présence d'un *Être spirituel étrange*, dont il décrivait l'aspect majestueux et l'attitude bienveillante, qui se tenait souvent auprès de lui pendant son sommeil léthargique, il est certain qu'une série d'impressions bien différentes de celles que lui avait laissées sa vie antérieure, s'étaient gravées dans son esprit. Ce qu'il y a de positif, c'est que ce fut une âme sortant des cendres d'un passé enseveli qui se leva de sa couche de souffrance. Il ne reprit que peu de temps les devoirs de son ministère, et malgré ses collègues qui le suppliaient de rester auprès d'eux pour distribuer le pain de vie, auquel il était évident qu'il avait goûté, il se sentit fortement poussé à se séparer de toute croyance qui aurait pu entraver la libre expansion des pensées nouvelles qui l'animaient.

Nous avons déjà dit que l'apparition de l'œuvre extraordinaire de M. A. J. Davis, « *Divines Révélations de la Nature* », fut suivie de la publication de l'*Univercolum*, dont le Rev. S. B. Britain était le rédacteur. M. Britain avait pris un vif intérêt au développement extraordinaire du jeune « voyant de Poughkeepsie », et étant devenu lui-même un ardent investigateur du magnétisme, de la clairvoyance, et de ces mystères occultes dont il pensait avec raison que son propre cas était une preuve, il fut attiré naturellement dans les rangs de la philosophie spiritualiste, où ses aptitudes littéraires et son intelligence cultivée lui donnèrent une place distinguée. C'est ainsi qu'il devint, du consentement unanime de ses nouveaux associés, le directeur d'un journal destiné à représenter les idées les plus spiritualistes de l'époque. L'étrange préparation de M. Britain, avant son entrée dans les rangs spirituels, n'est pas une preuve isolée de l'intervention des Esprits. Presque toutes les personnes, associées directement ou indirectement au spiritisme, ont quelque expérience remarquable à raconter, quelque preuve à donner, qu'elles ont été préparées à devenir une des pierres travaillées du grand temple de la Nouvelle Jérusalem ; de telle sorte qu'une fois rassemblées, unies comme par la force d'une attraction mutuelle et inévitable, elles ont vu qu'elles n'avaient été que des instruments dans la main du Pouvoir Suprême, qui les avait façonnées, chacune par des épreuves différentes, pour concourir à l'œuvre divine.

LE D^r HALLOCK

A la Conférence (1) de New-York, fondée en 1851 pour la discussion des sujets psychologiques, le D^r Hallock, un des avocats les plus capables et les plus

(1) « Conférence » est pris en anglais dans le sens d'association.

distingués des vérités spirites, raconta plusieurs expériences dont il avait été favorisé avec des sujets magnétiques vers l'époque des premiers coups de Rochester. Parmi ces cas, il en est un qui peut montrer d'une façon frappante ce que furent des centaines d'autres qui se produisirent en des endroits divers.

Comme le Dr Hallock était un habile opérateur, il fut mandé par une voyante, qui voulait être magnétisée dans le but d'approfondir un article qui venait de paraître dans la « Tribune » de New-York de décembre 1848, au sujet des « rappings d'Hydesville ».

« La voyante passa, dit le docteur, dans une sorte d'extase religieuse, et d'un ton solennel, mais joyeux, qui traduisait un grand changement dans ses manières et son aspect, elle dit que l'affirmation du journal sur le phénomène de Rochester était vraie, que cela ne finirait pas là, mais se reproduirait dans beaucoup de villes d'Amérique, d'Europe et d'Asie, que le but était de convaincre le monde de la réalité de la vie et des rapports spirituels, et que ces manifestations ne cesseraient pas tant que leur objet ne serait pas accompli. Elle dit qu'un homme du nom de Swedenborg avait une grande part dans cette œuvre, et que les rappings semblaient produits par la forte volonté d'un homme essayant d'en impressionner un autre. Elle décrivit l'aspect de Swedenborg pendant sa vie terrestre, rapporta des anecdotes de sa vie et ajouta : « Eh bien ! il était comme moi, c'est-à-dire qu'il pouvait d'un endroit dire ce qui se passait dans un autre. » Toutes ses affirmations sur Swedenborg sont vérifiées par l'histoire, et celles concernant les médiums de Rochester, outre d'autres circonstances accessoires, ont été trouvées vraies après enquête. Et pourtant cette personne était très illettrée, et ne pouvait avoir aucune instruction sur les points historiques et scientifiques dont elle discourait. Revenue à son état normal, on lui demanda si elle avait entendu parler de Swedenborg et elle répondit avec une sincérité évidente : « Non, habite-t-il New-York ? »

Ainsi sont démontrés les effets du magnétisme et de la clairvoyance dans la préparation de l'esprit public et des organismes des médiums pour la réception du spiritisme ; les premiers knockings de Rochester trouvèrent donc le terrain labouré, hersé, ensemencé, longtemps avant l'arrivée des demoiselles Fox dans cette ville.

LE REV. GRISWOLD

Nous reprenons notre récit au moment où de nombreux articles de journaux avaient fait connaître les rappings d'Hydesville. Les habitants de New-York avaient reçu de leurs amis de toutes les parties de l'Etat des rapports de semblables manifestations. « Les rappings, écrivait-on, ont éclaté dans plusieurs villes du voisinage immédiat de Rochester, mais

l'attention publique a été surtout péniblement excitée par le récit des manifestations arrivées chez le Rev. Dr Phelps, de Stratford. » La véracité incontestable, la haute position ecclésiastique du Dr Phelps, le caractère effrayant et surnaturel des événements qui se produisaient dans sa famille, occasionnaient un sentiment de curiosité mêlé de terreur, qu'augmentaient les récits des merveilles arrivant ailleurs, et que la presse répandait dans le public, surtout la « Tribune » de New-York, dont les colonnes, sous l'influence de ses intelligents rédacteurs, étaient ouvertes à l'exposition libre du sujet, quels que fussent la provenance et l'aspect de la question. C'est d'une collection de ce journal de l'année 1850 que l'auteur a pu extraire le récit d'une séance, obtenue avec la médiumnité de la famille Fox, peu après leur première visite professionnelle à New-York, au printemps de 1850. Le lecteur verra que cette narration ne comporte que les débuts assez simples du mouvement et n'offre aucun phénomène bien extraordinaire, mais elle donne un échantillon du ton prudent de l'époque, quelque favorable au sujet que fût l'écrivain. C'est surtout en vue de l'intérêt avec lequel nous devons regarder des recherches faites sous les auspices de noms aussi distingués en littérature que ceux qui figurent dans cette réunion que nous croyons utile de reproduire le récit *littéral* de la « Tribune ».

(A suivre).

L'ÂME ET LES RÊVES

Nous nous promettons de traiter un jour ou l'autre cette captivante question, lorsque nous avons trouvé, dans le dernier numéro de la *Revue*, pour ainsi dire, une invitation de M. Béra à ne pas différer davantage la réalisation de notre projet.

M. Béra, en effet, prie les lecteurs de vouloir bien l'éclairer sur ce qu'il faut penser de la croyance émise dans le *Livre des Esprits* et d'après laquelle les rêves ne seraient que la vision plus ou moins distincte du monde des Esprits, ou *Plan astral*.

« Cette croyance, ajoute-t-il, me paraît inadmissible, par suite de ce fait, que les aveugles-nés *ne voient pas en rêve*, mais entendent seulement, ce qui semble bien démontrer que les rêves ne sont que le souvenir de nos expériences actuelles.

« En tout cas, il me semble qu'il n'y a à ce fait que trois explications possibles :

« Ou l'âme se dégage du corps, et alors l'âme de l'aveugle est également aveugle, ce qui me paraît absurde.

« Ou bien, le plan astral n'existe pas, ce qui détruit le monde invisible.

« Ou bien, le rêve est un phénomène purement subjectif, et les fameux voyages dans le monde des Esprits sont de pure fantaisie. »

Cette question des rêves a déjà fait remuer bien des langues et noircir bien du papier, et néanmoins elle ne paraît pas avoir fait encore beaucoup de progrès dans l'esprit des chercheurs puisqu'ils ne sont pas jusqu'à présent arrivés à tomber d'accord à son sujet.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir trouvé la solution désirée par M. Béra ; mais, du moins, nous essaierons de présenter une opinion fortifiée par des citations puisées à bonne source, et qui, tout en intéressant le lecteur, sera de nature à provoquer de sa part d'utiles observations dont tous nous ferons notre profit :

C'est en lisant le courrier hebdomadaire du journal *La Fronde* du dimanche 17 mars dernier que nous fûmes amené à nous occuper de ce sujet. Dans ce courrier, les lecteurs étaient invités à répondre à un certain nombre de questions, parmi lesquelles nous remarquâmes la suivante :

Pourquoi et comment a-t-on des rêves dans le sommeil, si on n'a pas d'âme ?

Et comment ces rêves sont-ils toujours si incohérents, si extravagants, si on en a une ?

ERNESTINE VAUTIER.

Les réponses devaient être insérées le dimanche suivant. Il nous vint à l'idée d'écrire quelques lignes empruntées à nos réminiscences. Elles furent ces lignes, forcément succinctes et nous en attribuâmes la paternité à *un chercheur spiritualiste*. Nous les reproduisons ici telles qu'elles furent publiées dans *La Fronde* du 24 mars 1901 :

« Les rêves, soit qu'on affirme, soit que l'on nie l'existence de l'âme, sont un fait, de même que leur incohérence : un fait s'impose, il ne se discute pas.

« La seule question qui se pose est celle-ci : Pourquoi et comment a-t-on ces rêves ? et nous estimons qu'on ne peut la résoudre qu'à l'aide d'une seule des deux théories de l'existence ou de la non-existence de l'âme, à l'exclusion absolue de l'autre.

« Examinons donc la question au point de vue uniquement spiritualiste et voyons ce qu'est le rêve pendant le sommeil, c'est-à-dire pendant le repos des divers organes de nos facultés. C'est, il semble, l'acte de penser dans des conditions le plus souvent différentes de celles propres à ce même acte pendant l'état de veille. Le cerveau est l'organe de la pensée et aussi de la mémoire, mais il n'en est que l'organe tout comme l'instrument de musique est l'organe du musicien. Quel est donc l'artiste qui fait vibrer la pensée dans le cerveau ? C'est l'âme, et nous devons ajouter que cette âme, qui est une, tend cependant, comme cela est démontré, à se dédoubler

pour arriver à conquérir une unité plus haute. Nous avons l'âme des besoins et passions matériels et l'âme des aspirations spirituelles. En un mot, nous avons le *mens* et le *spiritus* : le *mens* (*agitat molem*) l'esprit qui gouverne la matière, et le *spiritus* (*flat ubi vult*), le souffle divin, qui est l'inspiration, le moteur de tout idéal.

« Il n'est personne d'un peu réfléchi qui n'ait senti en soi l'existence de cette dualité. Sans parler des deux voix que les philosophes attribuent à la conscience, combien d'écrivains, moralistes ou romanciers, ont pris cette dualité pour thèse dans leurs écrits. Qui n'a présente à la mémoire l'admirable scène où Victor Hugo, dans *Quatre-vingt-treize*, fait converser ces trois géants : Danton, Robespierre et Marat, se jetant mutuellement à la face leurs turpitudes et leurs infamies, se criant mutuellement leurs héroïques et glorieuses actions, s'efforçant d'effacer sous le rayonnement de celles-ci l'horreur sombre de celles-là ? Dans une note moins épique, qui ne se souvient de Tartarin, dont le sceptique mais profond observateur Daudet nous dépeint si spirituellement la double nature héros-comique sous la forme de deux personnages distincts : Tartarin-Quichotte et Tartarin-Pança ? Enfin on connaît les expériences célèbres du Dr Azam, de Bordeaux, avec son sujet Félida, lequel présentait ce phénomène étrange d'une existence en partie double, l'une de ces existences n'ayant absolument rien de commun avec l'autre.

« Cette âme double qui a le corps pour enveloppe est servie, comme celui-ci, par des sens, mais des sens plus raffinés. C'est pourquoi en rêve, on marche, on voit, on entend et on cause. Il arrive même que certains dormeurs, en rêvant, parlent à haute voix (leur voix naturelle), au grand étonnement des personnes de leur entourage éveillées ou qui veillent et qui, la plupart du temps, n'arrivent pas plus à démêler le sens des propos entendus que les dormeurs à s'en souvenir au réveil.

« Lors donc que nous nous endormons, notre corps, dont les forces ont besoin d'être réparées, se repose ; mais notre double esprit reste plus ou moins actif, suivant son état de développement. Il pense, il rêve et quelquefois l'intensité de ces rêves est telle qu'elle réveille le corps, toujours prêt, comme un serviteur attentif, à répondre au moindre appel. Quoi qu'il en soit, il reste toujours attaché au corps par un lien plus ou moins tendu ou plus ou moins relâché suivant sa nature.

« Donc, il peut vagabonder, assister à des scènes analogues à celles qui lui sont familières à l'état de veille, soit à des scènes n'ayant aucun rapport avec ces dernières. En un mot, il peut poursuivre sa vie ordinaire, ou suivre une vie entièrement différente ou même enfin mêler ensemble les actes et les pensées de l'une et de l'autre. Généralement, lorsque le corps est en parfaite santé, on ne se souvient plus au réveil de ses rêves, par la raison

que le cerveau, organe de la mémoire, s'étant lui-même endormi, n'a rien enregistré des sensations de l'esprit. D'autres fois, suivant l'état de santé du corps ou l'état de l'esprit, on a, au réveil, des bribes de souvenir qui ont été enregistrées par saccades ou choes intermittents par le cerveau, infiniment plus prompt que les autres organes à sortir de l'engourdissement. Ce genre de rêve, qui est celui du *mens*, est d'autant plus fréquent que le rêve a été provoqué par les préoccupations de la veille. Celui du *spiritus* est moins facilement, on le conçoit, enregistré par le cerveau ou plutôt retenu par la mémoire; il ne l'est que dans les proportions où l'être qui a rêvé s'occupe des choses spirituelles à l'état de veille. Nous constatons d'ailleurs ce même phénomène dans le courant de notre vie ordinaire. Des événements auxquels nous avons assisté, des conversations ou discours que nous avons entendus, des lectures que nous avons faites nous ne retenons que quelques faits ou passages saillants qui nous ont intéressés. Tel paraît être le mécanisme du rêve.

« En résumé, les rêves sont l'ensemble des pensées de l'esprit (*mens et spiritus*) retenues par la mémoire, laquelle est plus ou moins fidèle suivant qu'elle a été plus ou moins exercée, plus ou moins habituée à recevoir une même nature de pensées, ou que le cerveau, son organe, a été plus ou moins sensible et plus ou moins apte à enregistrer les impressions reçues. Au réveil, il arrive ceci : ou bien l'on ne se souvient de rien ou, par des circonstances fortuites, on est mis sur la trace de faits auxquels on a rêvé; ou enfin, la mémoire nous présente pêle-mêle une foule de pensées se rapportant, tant à la vie ordinaire — résultat des préoccupations de la veille — tant à la double vie de l'esprit telle que nous l'avons décrite plus haut.

« De là l'incohérence et l'extravagance du plus grand nombre de nos rêves. Nous ne disons pas de tous, car les exceptions sont innombrables ».

Outre cette réponse il y en eut trois autres que nous résumons ci-après :

— *Réponse de M. Em. Seitz* : « A cette question, le plus court serait de répondre par cette autre : Si l'homme est un être doué de raison, pourquoi est-il si déraisonnable, si extravagant souvent ? — A ceci, il y a bien des causes, mais il y en a de même pour les rêves qui, eux aussi, ne sont pas toujours extravagants. Les rêves nous parlent de l'avenir par symbole et pour les interpréter, il faut des clefs ; mais, ajoute l'auteur, pas de celles qu'on vend en librairie sous le nom de : clef des songes. »

Malheureusement là se borne sa réponse et force nous est d'ignorer à quel genre de clefs il faut recourir.

— *Réponse de M. Paul Baudry* : Il ne pense pas que les rêves soient toujours incohérents. Il lui est arrivé parfois de s'endormir en pensant à certains sujets difficiles de métaphysique, de poursuivre pendant son sommeil son travail de réflexions et de rechercher et de trouver au bout des solutions lumineuses de problèmes qui la veille l'avaient embarrassé.

Il a eu également à différentes reprises, pendant son sommeil, la vision de faits se passant au loin et le touchant à quelque point de vue et dont il a pu ultérieurement contrôler l'exactitude.

« La science moderne est arrivée à donner une explication presque plausible du rêve incohérent qui attient au corps physique et par suite rentre dans son domaine, mais n'a pu et ne pourra pas, tant qu'elle sera matérialiste, fournir une théorie probable du rêve lucide désigné souvent sous le nom de *songe*. » M. Paul Baudry considère l'âme « comme le moyen d'expression de la sensation, des désirs, des émotions et des passions ». Au-dessus se trouve l'Esprit, centre de l'intelligence et du raisonnement que l'on pourrait peut-être diviser en deux parties, l'Esprit inférieur producteur de l'Intelligence concrète (c'est-à-dire s'appliquant aux choses visibles) et l'Esprit supérieur, générateur de l'Intelligence abstraite (c'est-à-dire s'adressant aux choses invisibles) d'ordre général.

« Or, diverses expériences, parmi lesquelles celles du magnétisme et de l'hypnose, ont permis de constater qu'il était possible de séparer jusqu'à un certain point l'âme du corps.

« C'est ce phénomène qui se produit durant le sommeil. L'âme quitte le corps et va dans son milieu propre qui, selon toute probabilité, est constitué de substance excessivement tenue et vibrante située bien au-delà de l'éther et dont nos sens physiques trop grossiers ne peuvent recevoir la vibration ».

Trois cas se présentent alors : 1° « l'âme n'a pas développé les sens qui lui permettraient d'entrer en relation avec son milieu, elle est comme l'enfant naissant dont les facultés sont encore endormies; alors elle reste inconsciente de ce qui l'entoure, laissant le corps matériel générer par automatisme les rêves diffus et incohérents qui ne sont autre chose que la reproduction réflexe des pensées ou des actions de la veille ; 2° l'âme a développé plus ou moins ses organes de perception et d'expression et peut continuer à agir indépendamment de son compagnon ordinaire, le corps. C'est ainsi que peut se produire la vision des choses éloignées ou la méditation nocturne ; 3° enfin, cas plus rare, celui où l'esprit abandonne son âme comme celle-ci a déjà abandonné le corps et se livre sur son propre plan (formé de substance encore plus raréfiée et vibrante que celle qui constitue le milieu de l'âme), à un travail mental. Le rêve est d'autant plus cohérent et lucide que la *vitalisation* de l'âme et de l'esprit est plus grande. Il en résulte que plus un homme a développé ses facultés supérieures, plus il voit cesser durant son sommeil cette succession d'images n'ayant aucun lien entre elles..... L'âme et l'esprit, dit en terminant M. Paul Baudry, peuvent fonctionner sur leurs plans respectifs sans que les vibrations qui les unissent puissent faire vibrer à l'unisson le cerveau matériel, condition indispensable pour que le souvenir existe au réveil. Dans ce cas, assez fréquent du reste, le sommeil

est très profond et très calme, et indemne de tout rêve pour la conscience physique ».

— *Réponse d'un étudiant* : Pour clore le débat, un étudiant qui semble avoir eu connaissance des réponses ci-dessus émanant de spiritualistes, administre à ces derniers la coutumière volée de bois vert, principal argument de tout bon matérialiste.

Selon lui, « attribuer les incohérences des rêves ou même les rêves cohérents à cette chose inexpliquée, inexplicable qu'on nomme l'âme est absurde et prouve une ignorance complète de la physiologie et des découvertes modernes sur le fonctionnement cérébral. L'explication scientifique nécessaire pour combattre les arguments spiritualistes, spirites, etc..., serait trop longue ». Et le grave étudiant, futur grave académicien, sans doute, dédaignant de discuter avec des ignorants comme les spiritualistes et les spirites, lui qui paraît ignorer complètement les sciences psychiques et la phénoménalité spirite, renvoie « les lecteurs désireux de s'instruire, les esprits sains et qui se sentent la force de raisonner » — ce n'est évidemment pas le cas des spiritualistes et spirites — mais est-ce bien celui des étudiants matérialistes, qui prétendent ne raisonner que des sciences physiques ou physiologiques avec un auditoire spécial prêt à entrer dans leurs vues ? — Nous disions que notre étudiant renvoyait les lecteurs, pas tous, les bons, ceux qui sont dignes d'entrer dans l'arche sacro-sainte de la science officielle, à des ouvrages spéciaux comme ceux du Dr Letourneau, de Taine ou de Mme Clémence Royer (rédactrice de *la Fronde* !)

Presque en même temps que cette question du *rêve* était traitée à *la Fronde*, avait lieu à l'hôtel des Sociétés savantes (le 26 mars) une conférence de M. Bergson, de l'Institut psychologique international, précisément sur *le Rêve*. M. Bergson est un philosophe dont les œuvres et les enseignements font autorité dans le monde qui pense. S'il a parlé sur le rêve il devait être parfaitement au courant de tout ce qu'on a pu dire de juste ou de faux sur ce sujet. En donnant aux lecteurs de la *Revue Spirite* le résumé de sa conférence, nous pensons que nous les aurons pleinement éclairés sur l'état actuel de la question, au point de vue scientifique, nous ne disons pas au point de vue spiritualiste ou spirite. Nous empruntons ce résumé, car nous n'avons pas pu nous-mêmes assister à la conférence, à *la Fronde* du 27 mars. Ce résumé ne sera pas suspect, car il est dû à une plume autorisée, à Mme Thécla, qui s'occupe spécialement, dans ce journal, avec beaucoup de tact et de talent, des questions psychologiques.

Voici ce qu'écrivit Mme Thécla :

« M. Bergson a indiqué sans pouvoir y insister, tous les développements que nécessiterait cette étude, développements qui devraient porter tout à la

fois sur des points de physiologie, de psychologie et même de métaphysique.

« Une très grande part doit être faite en ce qui concerne la cause des rêves — aux sensations de toute nature et tout particulièrement aux sensations visuelles. Fermons les yeux un instant et nous apercevrons des points lumineux — colorés souvent et d'une luminosité très intense; cette perception se produit de même lorsque nous dormons, et ces points, ces taches noires ou rouges, jaunes ou glauques, peuvent devenir l'origine de ces tableaux surprenants que nous offre le rêve; le point verdâtre devient une mer sur laquelle nous naviguons — et tout le drame se trame sur ce sujet, ou bien c'est le point noir qui devient le pivot et c'est un autre chemin que suit la fantaisie du rêve.

« Il en est de même pour l'ouïe et encore pour les sensations du toucher; toutes influencent les activités de la pensée au point que nous ne savons plus reconnaître les origines de cette pensée même. Et quand on rêve qu'on plane, par exemple, qu'on vole, c'est à une position particulière du corps qu'il faut attribuer ces... écarts de l'imagination.

« La circulation en général, la circulation rétinienne même en particulier forme en quelque sorte la matière, l'étoffe dans laquelle nous taillons nos rêves.

« L'orateur cite les si curieuses expériences de Maury et d'autres expérimentateurs. Il parle des observations fort concluantes à ce sujet de plusieurs savants allemands. Il signale en passant cette particularité à peu près constante de nos rêves en général, c'est que l'étonnement en est toujours absent. Nous ne nous étonnons de rien — et personne non plus ne s'étonne autour de nous. — Autre chose étrange : on ne rêve presque jamais des personnes ou des événements qui sont tout près, qui intéressent spécialement — ou du moins c'est très rare.

« Nombreux sont encore les points de cette question qui demeurent pour nous des points d'interrogation, et M. Bergson les expose, les réveille pour ainsi dire dans l'esprit de chacun des auditeurs. Car s'il est pour les intelligences diverses une égalité momentanée, c'est bien cet état [incompréhensible du rêve où tous nous restons le jouet de quelque chose — qu'on n'explique pas.

« L'orateur cite encore les cas où le rêve est créateur; ces cas fort rares ne se peuvent expliquer que par l'hypothèse d'une veille inconsciente. Lorsque le compositeur italien Tartini, par exemple, nota à son réveil sa célèbre sonate que, suivant lui, le diable était venu lui jouer pendant son sommeil, le musicien était le jouet d'une excitation cérébrale qui, dans un demi-sommeil avait produit le morceau demeuré célèbre sous le nom de Sonate du diable.

« En résumé, conclut le conférencier, deux facteurs sont en jeu dans le rêve : le souvenir et la sensation ; là où le premier peut exactement s'adapter à la seconde, un nœud a produit un point de jonction apparent et le rêve surgit. La sensation peut éveiller le souvenir et il y a rêve encore quand celle-ci peut s'appliquer à celui-là.

« Ce déclenchement pour ainsi dire automatique est le *sésame* qui nous ouvre ce pays mystérieux où nous goûtons le breuvage troublant, dont l'un de nos plus fins psychologues a dit qu'il est *la morphine de l'âme*. »

THÉCLA.

Les citations qui précèdent n'ont d'autre but que de bien poser la question. Prochainement nous répondrons à l'objection de M. Béra, concernant le rêve chez les aveugles-nés. En passant nous ferons remarquer que M. Bergson, qu'on nous présente comme ayant traité *ex-professo* la question du rêve, ne fait aucune allusion à cette particularité, que n'aurait certainement pas manqué de relever l'auteur du résumé ci-dessus. Quoi qu'il en soit et bien qu'à notre connaissance aucun écrivain spirite ne l'ait notée, nous l'examinerons avec toute l'attention qu'elle comporte, et nous rendrons compte, à la suite, d'un remarquable travail sur le fonctionnement de l'âme pendant le sommeil, dû à la plume expérimentée de François Vallès qui fut un spirite éminent et convaincu.

(à suivre).

ALGOI.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON.

(Suite)

Pour terminer, je vais citer le compte rendu détaillé d'une expérience méticuleuse, dans laquelle les précautions les plus étudiées contre la fraude furent maintenues tout le temps. Ici encore on eut à observer le même phénomène de suspension apparente de la loi d'impénétrabilité de la matière.

« J'avais acheté dans le magasin de papeterie et d'articles de bureau de F. G. Milius, de cette ville (Market N° 13) un grand nombre de ces ardoises doubles, munies de charnières. D'un côté elles portaient sur l'encadrement en bois poli la marque de fabrique « A. W. Faber, N° 58 ; » elles étaient rectangulaires et leurs dimensions extérieures atteignaient 260 millimètres sur la longueur et 184 sur la largeur. La largeur de l'encadrement de bois étant de 20 millimètres, il restait pour les ardoises proprement dites les dimensions de 220 sur 144, et une épaisseur de 6 millimètres. Les charnières étaient très solides, en cuivre, mesurant 20 millimètres de largeur ;

elles appliquaient si étroitement les deux cadres l'un sur l'autre, que du côté où elles étaient adaptées, il eût été impossible d'introduire l'objet le plus mince, une feuille de papier, par exemple, et de la faire pénétrer dans l'espace clos formé entre les ardoises. Entre ces deux charnières de cuivre, fixées chacune par six vis à bois, il n'y avait qu'une distance de 122 millimètres. Du côté opposé, les deux cadres en bois portaient une spirale en laiton de 15 millimètres de longueur avec une ouverture interne de 6 millimètres. De telle sorte que les ardoises étant fermées, un crayon d'ardoise pouvait être introduit entre les spirales qui maintenaient ensuite les deux cadres fermement appliqués. Les faces externes des ardoises étaient recouvertes de bois noir vernissé.

Dans la matinée du 6 mai 1878, je pris une de ces ardoises et me rendis chez mon collègue Wach, professeur de droit criminel à cette Université et lui fis part de mon idée. Le professeur Wach fut d'avis comme moi que si une telle ardoise, scellée avec soin après introduction d'un fragment de crayon, se couvrait d'écriture en présence de Slade, elle fournirait une preuve décisive, même pour ceux qui n'auraient pas assisté à la séance, de la réalité de l'un des plus remarquables phénomènes qui puissent se présenter en présence de Slade. Mon collègue se déclara également prêt à tenter une expérience de ce genre. Lorsqu'un fragment de crayon de la dimension de ceux dont se servait ordinairement Slade, eût été déposé à la surface de l'une des ardoises, celles-ci furent fermées et réunies en collant deux bandes de papier, de 35 millimètres de largeur, avec de la colle liquide sur les côtés courts des cadres. Sur ces deux bandes ainsi collées, le professeur Wach appliqua deux cachets de chaque côté, avec son propre sceau. On avait intentionnellement couvert d'écriture les faces internes des bandes de papier, pour assurer la démonstration du fait, si on venait à les recoller après les avoir enlevées. Je suggérai de poser également deux sceaux sur le grand côté de devant, pour plus de sécurité, mais mon collègue rejeta ce moyen comme superflu, car il était fermement convaincu qu'il suffisait d'appliquer quatre sceaux pour découvrir à coup sûr toute supercherie. Les ardoises étant ainsi fermées, je me rendis chez mon ami Oscar Von Hoffmann et lui soumis mon projet.

Après ma conversation avec O. Von Hoffmann, je posai tranquillement les ardoises dans la chambre que mon ami avait consacrée dans sa demeure aux expériences de Slade. Autant que je puis me le rappeler, Slade lui-même n'était pas à ce moment chez Hoffmann, et ce n'est que le soir du 6 mai 1878, que je le revis, lorsque je vins pour la séance. Après un échange de politesses, je retirai les ardoises de l'armoire où je les avais déposées et j'expliquai à M. Slade, qui les voyait certainement pour la première fois, ce que je me proposais d'en faire. Tous deux nous nous assûrâmes l'un après

l'autre, en les secouant, que le crayon d'ardoise était encore entre elles. Je les posai ensuite sur la table, à la gauche de Slade, en un point où se trouvaient déjà d'autres ardoises et divers objets et elles y restèrent depuis ce moment, *sans que je les perdisse un seul instant de vue*. Après les avoir ainsi disposées, je pris place avec Slade à cette table à jeu, sur laquelle brillait une bougie. Slade reprit alors les ardoises en question, tandis que je les surveillais de très près, et me demanda si je ne jugeais pas utile d'apposer deux cachets de chaque côté des ressorts cylindriques dont j'ai parlé plus haut, en me servant de mon propre sceau. Comme j'avais celui-ci dans ma poche et qu'il se trouvait sur la table, au milieu de divers objets de bureau, un bâton de cire à cacheter, dès que Slade eût cessé de parler, je pris les ardoises de ma main gauche, je tirai de ma poche droite mon cachet, que je posai sur la table, puis saisissant la cire, sans lâcher un instant les ardoises de ma main gauche, mais en tournant par en haut le côté du cadre que je devais sceller, serrant énergiquement l'un contre l'autre les cadres, j'y apposai les deux sceaux sur les points indiqués et j'y imprimai mon cachet. Lorsque la cire fut refroidie, les deux cadres de bois étaient si bien adaptés l'un à l'autre, qu'il était *impossible* d'introduire aucune feuille de papier par les points qui n'étaient pas garantis par des bandes scellées. Après avoir pris ces précautions, je remis les ardoises sur la table, où elles se trouvaient à un pied et demi, au moins, des mains de Slade que je tenais sous les miennes et qui étaient sérieusement contrôlées.

Reprenant alors ma conversation avec Slade, je lui demandai entre autres choses, s'il n'avait jamais essayé d'obtenir de l'écriture sur papier avec un crayon de mine de plomb, au lieu de l'écriture sur ardoise, car ce serait une très intéressante variété de l'écriture directe obtenue en sa présence. Slade me répondit que non, mais qu'il était tout disposé à faire cet essai. Nous dégagâmes nos mains et je pris parmi les articles de bureau disposés sur la table une demi-feuille de papier à lettre, ayant 219 millimètres de longueur sur 143 millimètres de largeur et portant la marque de fabrique de *Bath*; je la pliai par le milieu, comme si j'avais dû l'enfermer dans une grande enveloppe de 144 sur 110 et j'introduisis entre les deux côtés de cette feuille un morceau de graphite cylindrique, ayant 5 millimètres de longueur et 1 millimètre d'épaisseur, comme ceux que l'on insère dans les porte-crayons.

J'allais introduire cette feuille ainsi pliée, avec son bout de crayon entre ses deux côtés, sous une des ardoises que j'aurais scellées comme ci-dessus, lorsque Slade, tombé en transe, me proposa d'arracher deux fragments du coin de la feuille et de les garder sur moi. Je reconnus aussitôt l'importance qu'une telle précaution avait pour établir l'identité de la feuille de papier, dans le cas où il s'y produirait de l'écriture, ou si elle venait à

disparaître pour reparaitre au bout d'un temps quelconque. Suivant l'avis de Slade, je détachai donc deux morceaux en même temps d'un coin de cette feuille et je les mis dans le compartiment de mon porte-monnaie réservé à l'or. L'ardoise fut ensuite déposée sur la table à l'endroit déjà indiqué et l'on plaça sous elle la demi-feuille de papier à lettre pliée en deux, avec le fragment de crayon entre ses deux faces, de telle sorte qu'il y était tout à fait caché. Nos mains se rejoignirent de nouveau sur la table, celles de Slade solidement tenues par les miennes, de telle sorte qu'elles ne pouvaient remuer.

Nous sommes restés immobiles dans cette position pendant un certain temps, cinq minutes environ, sans que rien se produisit.

Slade frissonnait fréquemment, comme si un spasme le secouait, mais rien ne survenant, nous commencions à perdre patience et Slade recourut à son moyen habituel en pareil cas, c'est-à-dire à demander des informations à ses esprits, en tenant une ardoise à moitié cachée sous la table. Pour cela, il fallut disjoindre nos mains. Slade saisit l'ardoise placée au-dessus de celles qu'il tenait toujours prête à sa gauche, sépara un fragment d'un crayon d'ardoise, le déposa sur l'ardoise, et de sa main gauche tint celle-ci à moitié sous la table, tandis qu'il plaçait de nouveau sa droite sous les deux miennes. Aussitôt nous entendons le bruit de l'écriture, suivi presque immédiatement des trois petits coups secs qui annonçaient que c'était fini. Il la retire, nous la regardons avec anxiété et nous y trouvons ces mots : « Cherchez votre papier. » Aussitôt je prends les ardoises scellées, pour rechercher la feuille de papier pliée que j'avais introduite au-dessous d'elles avec un fragment de graphite, cinq minutes auparavant : tous deux *avaient disparu*. Devant ce phénomène inattendu, je restai interdit, c'est vrai, mais pas cependant profondément étonné, car déjà, dans d'autres séances, j'avais été témoin de la disparition et du retour de certains objets, avec une telle fréquence et dans des conditions d'observation si rigoureuses, que ce fait, en lui-même, ne m'offrait rien de nouveau. Je regardai le plafond avec attention dans l'espoir d'en voir tomber le papier avec de l'*écriture dessus*, mais il ne vint pas et il n'arriva rien de remarquable. Je demandai donc à Slade d'interroger ses esprits par son procédé ordinaire et il le fit au moyen d'une des ardoises toujours prêtes. Le bruit de l'écriture ne se fit pas attendre ; on retira l'ardoise et on y lut les paroles suivantes : « Le papier est entre les ardoises et *il y a de l'écriture dessus*. » Profondément heureux de cette ingénieuse combinaison qui m'offrait à la fois des phénomènes physiques et intellectuels, je saisis avec empressement les ardoises scellées, les secouai violemment, et j'entendis distinctement le frottement du papier glissant entre leurs surfaces. Malgré l'heure avancée, il était déjà dix heures et demie, je me rendis aussitôt chez mon collègue Wach afin que ces ardoises scellées

par lui, le matin, fussent ouvertes en sa présence et par lui-même. Cependant je ne le trouvai pas chez lui et lui laissai un mot pour le prévenir que je reviendrais le lendemain matin. Je ne quittai pas un instant la double ardoise et l'emportai chez moi pour la nuit.

Lorsque je me rendis le lendemain matin chez mon ami O. von Hoffmann avec mes ardoises encore scellées, entre lesquelles je devais trouver la feuille de papier couverte d'écriture avec le crayon, Slade, qui déjeunait, tomba dans une de ses transes bien connues. Les yeux fermés, il me fit en anglais et d'une voix altérée, un discours qui se terminait par l'annonce de ce que j'allais trouver, en ouvrant mes doubles ardoises, écrit sur le papier avec le crayon de graphite.

Ceci se passait le 7 mai 1878 vers dix heures du matin et, trois heures plus tard, je me trouvai chez le conseiller Thiersch, avec mon collègue Wach et O. von Hoffmann, pour ouvrir ces ardoises scellées avec six cachets et qui ne m'avaient pas quitté un seul instant. Lorsque ce fut fait, nous trouvâmes entre elles le morceau de papier que j'avais plié la veille au soir avec le morceau de graphite. *Il était parfaitement lisse* et ne montrait en aucun point le moindre pli pouvant trahir une introduction forcée à travers une fente étroite. Il eût, du reste, été absolument impossible de le faire sans briser les cachets, car l'étendue des bords des cadres restée libre entre mes cachets et les bandes collées par le professeur Wach pour réunir les ardoises, outre l'étroite adhérence des cadres, mesurait au maximum 80 millimètres, tandis que le côté le plus étroit de la feuille de papier pliée atteignait 119 millimètres. Les deux ressorts en cuivre souvent mentionnés déjà et qui se trouvaient du côté opposé aux charnières, étaient accrochés l'un sur l'autre, d'une telle façon que l'introduction d'une feuille de papier de ce côté ne pouvait être admise. Après l'ouverture des ardoises, je tirai de mon porte-monnaie les deux fragments de papier détachés la veille au soir, et je pus, ainsi que mes amis, constater leur parfaite adaptation à la feuille que nous venions de retrouver. Toutes les petites irrégularités des bords correspondaient si parfaitement, qu'il ne pouvait pas rester le moindre doute que les deux petits fragments complétaient la demi-feuille de papier à lettre.

Je reproduis ici le message obtenu, aussi exactement qu'il m'a été possible de le lire.

(Suivent huit vers en allemand dont voici la traduction) :

« La bonté de Dieu le Père se répand
Sur tous les mondes.
Priez qu'elle pénètre
Une fois dans notre pauvre maison.
Nous devons tous mourir
Que nous soyons riches ou pauvres
Et nous gagnerons alors

Le beau royaume des cieux.

Maintenant la quatrième dimension est-elle pas prouvée ? Nous ne nous seroos ni du crayon d'ardoise ni de l'ardoise, car nos facultés sont employées dans une autre direction. »

« JAVANESE ».

Cette écriture étrangère m'est inconnue.

J'ai cru convenable de reproduire dans les termes mêmes de l'auteur, en ne supprimant que quelques détails sans importance, ces expériences si concluantes. J'aurais pu me borner à citer les faits principaux, mais j'ai pensé qu'il convenait de prouver mon respect pour cet auteur si distingué, en lui laissant tout à fait la parole. On trouve beaucoup d'autres faits dans les extraits de son œuvre considérable que M. Massey, par sa traduction, a mise à la portée des lecteurs et, parmi eux, un certain nombre ont trait à la psychographie ; j'y renvoie les lecteurs.

Traduit par le Dr O. DUSART.

ILS Y VIENDRONT TOUS

LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES ET LES CONFESSIONS DE MME PIPER.

Dans notre numéro d'août 1899, page 451, nous écrivions :

OPINION DU PROFESSEUR J. HYSLOP : *Dans un an*, j'espère pouvoir démontrer au monde, par des preuves irréfutables, qu'il y a une autre vie au delà de celle-ci. »

Dans notre numéro de mai 1900, page 283, la déclaration formelle ainsi annoncée, faisait son apparition, très exactement.

Dans ce même numéro d'août 1899, page 451, nous rapportons la déclaration suivante du professeur R. Hodgson :

OPINION DU PROFESSEUR R. HODGSON : « *Dans deux ans*, peut-être avant... j'apporterai au monde entier une nouvelle interprétation des lois de l'humanité... Ce sera une nouvelle révélation... Quand le professeur Hyslop déclare qu'il a conversé avec les Esprits de ceux qui sont morts depuis longtemps, il n'a énoncé qu'un fait, pur et simple. »

N'oublions pas, d'autre part, que les professeurs Hyslop et Hodgson sont les représentants autorisés de la célèbre Société de Recherches psychiques qui compte parmi ses membres des savants du monde entier, dont les travaux, publiés dans une revue spéciale, intitulée *Proceedings*, font loi, en raison de la science et de la circonspection extrêmes avec laquelle les sujets psychiques sont traités ; et nous apprécierons mieux l'importance de l'accomplissement de la promesse des savants professeurs, presque à la date fixée par eux.

Le compte rendu annoncé vient, en effet, de paraître et il est décisif. Le Numéro XLI des *Proceedings*, un gros volume de 649 pages, est uniquement consacré au « Rapport du Professeur James Hervey Hyslop, sur le phénomène de la Trance ». « En d'autres termes, comme dit notre confrère le *Light*, c'est l'histoire de la Médiumnité de Mme Piper par le Dr Hodgson, continuée par le Dr Hyslop, précisément avec le même résultat, savoir, que la télépathie et l'hypnotisme n'expliquent pas les faits. »

Bien entendu, nous ferons, à l'intention de nos lecteurs, un Résumé, et nous donnerons des Extraits importants de ce travail, capital pour notre cause. Mais en attendant, et pour satisfaire leur légitime curiosité, nous traduisons ci-après, du *Light*, le discours suivant, par lequel M.E.Dawson Rogers, président de l'Alliance spiritualiste de Londres, annonçait, le jeudi 24 octobre dernier, aux membres de l'Alliance, l'événement dont il s'agit. Il résume admirablement nos propres sentiments :

«... Comme beaucoup d'entre vous le savent, dit-il, nos amis de la Société des Recherches Psychiques, ou plusieurs d'entre eux, sont passés dans notre camp; je ne veux pas dire qu'ils se soient joints à l'Alliance spiritualiste de Londres, mais que plusieurs de ceux qui riaient et se moquaient de nous, il y a quelques années, proclament aujourd'hui leur adhésion à notre croyance (*écoutez, écoutez*); c'est-à-dire qu'ils adhèrent à l'hypothèse ou à la théorie que l'homme continue à vivre après la mort, et que, dans certaines conditions, il lui est possible de communiquer avec ceux qu'il a laissés derrière lui.

« Eh bien! mes souvenirs de début avec la Société des Recherches Psychiques sont plutôt pénibles. Heureusement, ou malheureusement, je fus membre de son premier Conseil, comme le fut notre cher ami disparu, W. Stainton Mosès. Nous assistions ensemble aux séances, et nous étions tristement impressionnés par la façon dont le Conseil de la Société des Recherches Psychiques recevait nos avis, sur la possibilité de démontrer la continuité de l'existence de l'homme après la prétendue mort. Il en résulte que, ne pouvant supporter plus longtemps cette hostilité, nous dûmes Stainton Moses et moi, nous retirer du Conseil. Mais le temps apporte la revanche. Nos amis disaient alors qu'ils désiraient découvrir la vérité, mais ils espéraient, et fortement, trouver que le spiritualisme était une erreur. Ils me rappelaient un de mes vieux amis, un méthodiste dévoué et dévot, qui me racontait qu'étant jeune homme il voulait se marier, mais il avait grand'peur de faire un mauvais choix, aussi priait-il pour obtenir une sage inspiration. Mais, dans sa prière sincère, revenait toujours malgré lui cette phrase : Pourvu que ce soit avec Polly Jones! (*Rires*). Eh bien! l'attitude de nos amis de la Société des Recherches Psychiques était au début exactement la même; ils souhaitaient la vérité, mais avec le désir qu'il fût bien démontré

que le spiritualisme était une tromperie ou une illusion ! Heureusement qu'avec le temps cette attitude a disparu, et que nous pouvons regarder maintenant la Société des Recherches Psychiques comme notre excellente amie. Elle s'est mise au travail avec soin et assiduité, et s'est enfermée jusqu'à la garde. D'abord ce fut notre bon ami, M. F. H. Myers, dont nous chérissons tous la mémoire ; et nous n'oublions pas qu'il a dit être arrivé à la conclusion que l'hypothèse spirite seule expliquait les phénomènes qu'il avait vus. Puis ce fut le Dr Hodgson. Vous vous rappelez, ceux d'entre vous qui s'occupent depuis longtemps de la question, avec quelle ardeur il poursuivait tout ce qui se rattachait au Spiritualisme. C'était un véritable Saül persécutant les chrétiens. Et pourtant, à la suite de ses recherches avec Mme Léonora Piper, il est passé à notre bord, et s'est déclaré honnêtement et hardiment converti à l'hypothèse spirituelle. Et depuis quelques jours nous avons un gros volume, par le professeur Hyslop, de l'Université de Columbie, New-York, publié par la Société des Recherches Psychiques, ouvrage de 650 pages, qui montre que, lui aussi, 'qui est le vice-président de la Société des Recherches Psychiques, est convaincu que l'hypothèse spirituelle est la seule possible pour expliquer les phénomènes qu'il a vus. *Ils y viendront tous* (1), et je commence à espérer que notre bon ami, M. Podmore, y viendra aussi. (*Rires*).

« Il arrive que la publication de cet important travail a été suivie presque immédiatement de ce que le *Daily Telegraph* appelle : « LES CURIEUSES CONFESSIONS DE LEONORA PIPER. » Je crois que si vous jetez les yeux sur ces confessions vous trouverez en effet qu'elles sont « curieuses ». Personnellement, je les trouve si ineptes que je n'ai pas cru qu'elles méritassent une sérieuse considération. Mais il m'est venu aux oreilles qu'il serait bon d'en dire quelque chose, ici, ce soir, dans l'intérêt de nos frères chancelants, ou de ceux dont l'expérience spirituelle n'est pas suffisante pour leur montrer l'absurdité de ces confessions. Donc, je me propose de regarder ces « Confessions » pendant quelques instants, au lieu de les passer sous silence. Elles ont été lancées dans le monde avec une affiche flamboyante portant ces mots : « Un coup pour les Spirites », et on nous annonce que les Spiritualistes de Londres en sont tout en émoi. Eh bien ! Je me risque à dire qu'aucun de nous n'a senti cet émoi. (*Ecoutez, Ecoutez.*) Pas moi, en tous cas. Les « Confessions » ne m'ont pas troublé le moins du monde, et je peux dire aussi que nos amis de la Société des Recherches Psychiques ne l'ont pas été davantage.

« Voyons maintenant ce que c'est que ces « Confessions ». Mme Piper les commence en disant qu'elle n'est pas spirite. Eh bien ! On ne l'a jamais

(1) C'est nous qui soulignons.

accusée de l'être, je ne vois donc pas pourquoi elle s'en confesse. Mais même si vous prenez cela pour un aveu, et si cela signifie quelque chose, cela ne peut que nous être favorable, car si elle avait été spirite, nos ennemis n'eussent pas manqué de dire qu'elle avait penché en faveur des consultants, ou qu'elle les avait trompés dans le sens où ils voulaient l'être. De plus, quand ces recherches ont commencé, il y a quelques années, je ne peux penser qu'une chose : c'est que si alors elle s'était dite spirite, on ne l'aurait pas crue propre aux expériences, car la Société des Recherches Psychiques était alors comme les Juifs avec les Samaritains, dans ses relations avec les Spiritualistes.

« Mme Piper dit encore : « Je considère que je n'ai été qu'un automate ». Si c'est un aveu, c'est celui que nous désirions. Nous l'avons toujours regardée comme un automate. Elle écrivait automatiquement, elle avoue donc avoir été exactement ce que nous pensions d'elle. Elle dit aussi : « On ne m'a jamais parlé d'aucune chose que j'aurais dite en transe et qui ne fut latente dans mon esprit, *ou bien* dans l'esprit de la personne qui dirigeait les séances, *ou bien* dans l'esprit de la personne qui voulait communiquer avec un décédé, *ou bien* de quelque personne venue avec le consultant, *ou bien* dans l'esprit de quelque personne absente, vivant *quelque part dans le monde* ». (Rires) Eh bien ! si c'est là sa confession, elle ne signifie pas grand-chose en ce qui nous concerne. Cela ne trouble pas le moins du monde notre tranquillité. Le journal la *Gazette de Westminster* qui a posé la question : « Que diront les spiritualistes ? » y a lui-même répondu. Permettez-moi de dire, tout d'abord, que je suis un peu surpris au sujet de la *Gazette de Westminster*, car, en général, ce journal nous est très favorable ; il apprécie convenablement notre position, et nous traite avec politesse, ce qui est bien rare pour un journal aujourd'hui (Rires). La *Gazette de Westminster* demande donc : « Que diront les spiritualistes ? » et répond ainsi à sa propre question :

« Mettant de côté la question de fraude, deux théories se présentent : « L'une c'est que, dans son état de transe, Mme Piper est une télépathiste « transcendante, l'autre qu'elle est réellement contrôlée par un esprit. La « première théorie n'est pas moins miraculeuse que la seconde, car dans ce « cas il faudrait supposer que Mme Piper n'est pas seulement une liseuse de « pensées, mais, en quelque sorte, une suceuse de cerveaux, ayant le pouvoir « de fouiller les cerveaux des absents aussi bien que ceux des présents, et d'y « pêcher les sujets qu'ils ont oubliés depuis longtemps. C'est pourtant cette « incroyable théorie que Mme Piper elle-même adopte maintenant. »

« Justement. C'est ce que nous disons. Cette théorie est absolument incroyable. Et le professeur Hyslop, dans le rapport de ses expériences, qui s'étend à 650 pages, discute la question de télépathie. L'idée de la télépathie

fut inventée, je crois, par la Société des recherches psychiques, et pourtant le professeur Hyslop l'attaque fortement, et montre qu'il est impossible que la télépathie explique ses expériences. Donc l'idée de Mme Piper que c'est de la télépathie ne signifie rien.

« Quant à sa « confession », la seule chose qu'elle a confessé, c'est qu'elle passe en transe, et comme elle ne sait pas ce qui lui arrive quand elle est entrancée, quel droit a-t-elle à donner son opinion sur les expériences des assistants? D'ailleurs, le professeur Hyslop dit expressément dans son rapport :

« La conscience normale de Mme Piper (et l'évidence le prouve), ne sait rien de ce qu'elle fait ou dit en transe. Elle ignore les communications jusqu'à leur publication, sauf quand un spectateur lui en dit quelque chose, ce qui, dans mon cas, je n'ai pas besoin de le dire, se monte à zéro ».

« On pourrait trouver encore d'autres lacunes dans ces « confessions », mais il suffit de dire qu'en réalité elle n'a fait aucune confession, qu'elle a seulement exprimé une opinion, et que son opinion n'a pas la valeur du papier sur lequel elle est écrite...

« Le seul point des « Confessions » de Mme Piper dont il soit utile de parler est qu'elle dit avoir quitté la Société de recherches psychiques. Si c'était exact, je ne suppose pas que la Société la regretterait, puisque ses recherches et ses conclusions sont faites. Mais il est bon de dire que, même cette allégation de Mme Piper, si elle l'a faite, est incorrecte; car M. E. T. Bennett, secrétaire de la Société, a affirmé au représentant à Londres du *New-York Herald* qu'il était impossible qu'elle ait quitté la Société, par la raison bien simple qu'elle n'en a jamais fait partie. Telles sont ces prétendues « Confessions » de Mme Piper, dans lesquelles la Presse a été heureuse de trouver de l'excellente copie (*Applaudissements*). »

A propos des déclarations du professeur Hyslop, nous rappelons la non moins courageuse déclaration, faite par le Dr Frédéric H. Van Eeden, au récent Congrès International de psychologie à Paris. A la suite de recherches longues, patientes, et conduites avec une méthode scientifique, qui en font un modèle du genre, le Dr van Eeden, après avoir déclaré que les savants, obligés de donner leur attention à ces questions, sont arrivés à éliminer une quantité de phénomènes que l'on attribuait à tort aux Esprits, établit qu'il en reste néanmoins quelques-uns dont l'examen a entraîné la conviction d'hommes tels que Zöllner et Wm Crookes. « Après m'être livré, ajoute-t-il, à des expériences répétées avec Mme Thompson, je n'hésite pas à me classer parmi les convaincus ».

Rappelons que c'est par la médiumnité de la même Mme Thompson que le regretté Myers, président de la Société des recherches psychiques, est arrivé à la même conviction.

G. BÉRA.

L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

Il ne sert de rien de s'en aller répétant partout et à tous la parole de l'évangile : agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi, — si tout se borne à des mots. Ce qu'il faut surtout, ce sont des actes. Comment passer de l'enseignement à la pratique ? Est-ce que, si les travailleurs cessaient de travailler en vue de priver les riches de leurs richesses, ils n'iraient pas eux-mêmes à l'encontre de la loi de réciprocité ? Les riches, qui sont nés riches et qui, par suite, n'ont pas appris à travailler comme des ouvriers, doivent-ils être rendus responsables de la mauvaise organisation de la société plus que les ouvriers, nés pauvres et qui, pour cette raison, ont appris à travailler ? Evidemment non, les uns et les autres ne peuvent être rendus responsables d'un état de choses qu'ils n'ont pas créé. D'autre part, il est certain que s'il n'y avait pas d'ouvriers il n'y aurait pas de riches. Mais il est certain aussi que s'il n'y avait pas de riches, il n'y aurait pas ou pour ainsi dire pas d'ouvriers. Alors, les uns ont besoin des autres et chacun est bien à sa place : il n'y a rien à changer. Pardon. Les uns et les autres doivent se rendre un compte exact de leur situation. Les riches doivent considérer qu'ils tiennent leur richesse du travail et qu'ils n'ont droit qu'à une partie de cette richesse, qui représente le produit d'un travail antérieur et, comme capital, l'élément d'un travail nouveau, et que l'autre revient aux travailleurs de tous ordres qui l'ont créée par leurs efforts réunis : capacités, talent ou main-d'œuvre. Ils doivent de plus considérer que les travailleurs ont droit comme eux à l'instruction et au repos, et ils doivent, en toute justice, leur ménager le temps nécessaire pour se procurer l'une et jouir de l'autre. De leur côté, les ouvriers doivent considérer qu'ils ont autant d'intérêt à s'instruire qu'à travailler, qu'ils ne doivent pas regarder les riches comme des ennemis, mais comme des frères, se servant de leur richesse vis-à-vis d'eux, comme d'un aiguillon pour les stimuler et les pousser dans la voie du progrès. Avant d'accuser les riches de leurs maux, ils doivent se demander, si, à leur place, ils auraient fait mieux qu'eux. — Mais il est bien certain que ce sont les hommes riches et instruits qui ont les devoirs les plus importants à remplir et que, s'ils en méconnaissent un seul, ils se maintiennent au rang des oppresseurs. — Il y a deux sortes de richesses : les richesses naturelles et celles créées par le travail. Les premières devraient être accessibles à tous les hommes par égales parts, et les secondes à tous ceux qui les produisent. Mais il n'en est rien. La loi du plus fort a toujours prévalu contre

(1) Voir les numéros d'août, octobre et novembre.

la loi de réciprocité. On connaissait bien celle-ci et même on l'admirait fort; mais on pensait généralement qu'elle était faite à l'usage des philosophes, des prédicateurs, des gens détachés de toutes les ambitions et de tous les biens terrestres. Il s'est cependant trouvé des hommes qui ont eu à cœur de mettre en pratique ce que leur commandait et l'évangile et leur raison. Leur exemple n'a pas été contagieux: Ils se sont mis eux-mêmes tellement en dehors du commun des mortels qu'on en a fait une catégorie d'hommes à part, tout à fait exceptionnelle et dont on se plaît à relater la vie et les actes dans les traités de morale comme ceux de véritables héros. Ces hommes-là on les appelle des philanthropes. On les admire, mais on ne les imite pas. Aimer les hommes, aimer ses semblables, c'est tout à fait extraordinaire. Oh ! disent les gens sérieux, où en serait la société, s'il y avait beaucoup de philanthropes ? Il faudrait supprimer les juges, les avocats, les huissiers, les gendarmes, etc. Et on a déjà tant de peine à caser ses enfants ! Ce serait l'abomination de la désolation. Ce sont toujours ces raisonnements égoïstes qui arrêtent le progrès dans son essor. On trouve aujourd'hui tout naturel, pour s'éclairer, de recourir à d'autres produits que la chandelle, et, pour voyager, à d'autres véhicules que la patache ; mais pour éclairer son cerveau et armer son intelligence, on ne veut rien changer ni à ses habitudes ni à ses préjugés.

Si l'on juge avec raison que ceux qui usent de la force matérielle pour opprimer les faibles sont criminels, il faut, si l'on veut rester logique, juger de même ceux qui usent de la force intellectuelle, c'est-à-dire de leur instruction, pour dominer les ignorants. Les forts au point de vue intellectuel et moral comme au point de vue matériel doivent protection et assistance aux faibles et aux ignorants et protection et assistance signifient partage de la force ou du savoir.

Godin a fort admirablement traité cette question dans ses œuvres, notamment dans les *Solutions sociales*, et, de plus, il a mis sa doctrine en application par la création non moins admirable du familistère de Guise. D'où vient que s'il a eu des amis pour le prôner, il n'a pas eu d'imitateurs ? — C'est que la masse des travailleurs ignore même l'existence du familistère, et que ceux qui en ont entendu parler ignorent, de leur côté, les bases sur lesquelles il a été fondé. Au fond de tout se trouve toujours l'ignorance. L'ignorance voilà l'ennemi qu'il faut combattre. Car l'ignorance, on peut le dire, est l'égale de la misère. Le savoir est, par conséquent, la richesse qu'il faut tout d'abord procurer à tous indistinctement. Celle-là peut se prodiguer sans risque de s'amoindrir. Et c'est quand cette richesse-là sera bien répartie que l'autre pourra être partagée sans danger.

Nous avons bien l'instruction primaire gratuite et obligatoire ; mais nous savons que tous n'en profitent pas et qu'on voit encore un grand nombre

de jeunes soldats complètement illettrés, ce qui n'est certainement pas la faute de la loi mais d'obstacles divers que le législateur n'a pu prévoir. Et puis cette instruction primaire est-elle suffisante pour faire des citoyens éclairés sur leurs droits et leurs devoirs ? Il faut croire que non, puisqu'il y a une instruction secondaire et une instruction supérieure. Mais la première de ces deux instructions n'est pas accessible aux petites bourses et la seconde n'est accessible qu'à ceux qui ont reçu la première et qui, de plus, ont du temps à lui consacrer, ce qui n'est pas le cas pour les travailleurs, et ce qui d'ailleurs ne pourrait se faire que dans un nombre très restreint de grandes villes pourvues d'Universités. Il y a dans ce fait, nous l'avons dit, crime de la société envers une partie de la société la plus importante par le nombre et par le mérite, puisque c'est celle qui travaille. C'est une anomalie monstrueuse. Tous les citoyens, dans une ville éclairée au gaz ou à l'électricité, ont droit à jouir de cet éclairage. Est-ce que, de même, dans un pays où l'instruction tient la première place et procure la plus grande somme de jouissances, tous les citoyens ne devraient pas être instruits ?

Tout cela, nous dira-t-on, est très joli en théorie. Mais trouvez donc des bâtiments tout aménagés pour faire des écoles et des professeurs qui instruiront pour la gloire, et des patrons qui lâcheront leurs ouvriers pour les envoyer à l'école, et même beaucoup d'ouvriers disposés à fréquenter l'école ! Avez-vous l'argent indispensable pour faire une révolution aussi... utopique ?

Et puis quel rapport toutes ces questions, qui sont des questions sociales d'ordre plutôt philosophique, ont-elles avec l'abolition de la guerre ? — Plus que vous ne pensez, et nous voilà précisément arrivé au point où nous rentrons dans le cadre de notre étude.

Nous avons besoin de bâtiments pour faire des écoles, nous les avons : ce sont les casernes, les forts, les camps, les ports et les navires de la flotte. Nous avons besoin de professeurs instruits et suffisamment payés ; nous les avons : ce sont les officiers, c'est la partie éclairée de l'armée de terre ou de mer ; et la partie à instruire, c'est le gros de l'armée, c'est la masse des fils d'ouvriers, d'employés et de travailleurs de tous ordres.

Avec l'armée que veut-on faire ? une force matérielle destinée à soumettre une autre force matérielle qui peut se redresser contre elle. Qu'on en fasse une force intellectuelle pour réduire l'ignorance, et l'ignorance ne se redressera pas contre elle parce qu'elle sera définitivement vaincue, et nous aurons comme résultat définitif la puissance du pays décuplée.

C'est l'armée qui absorbe la plus grande part du budget national et nous savons que la situation dans laquelle son entretien met nos finances peut, si elle se prolonge un certain temps, nous acculer à la banqueroute. — Ne serait-ce donc pas un avantage immense, que d'arriver, sans désarmer une

seule de nos forteresses, sans supprimer ni canons, ni fusils, ni cuirassés, ni torpilleurs, que d'arriver, disons-nous, à combler tout entière, pour l'avenir, la brèche faite chaque année à nos finances, en organisant notre armée de telle façon qu'elle subviennne à son entretien par ses propres ressources, qu'elle vive, en un mot, de son travail. Ne dites pas que c'est impossible. Pour faire un soldat suffisamment instruit aujourd'hui, — nous parlons du métier des armes, — il ne faut pas plus de six mois ; l'expérience et la preuve en ont été faites cette année même. Il reste donc deux ans et demi que le soldat peut consacrer à l'étude et au travail. Toutes les classes de la société, — puisque dans notre république il y a toujours des classes, — sont représentées dans l'armée : il y a des gens instruits, d'autres qui le sont à moitié, d'autres moins et d'autres enfin pas du tout. Ceux qui sont instruits enseigneront les ignorants ; et les uns et les autres prendront à cet exercice au moins autant de goût qu'à l'école traditionnelle de peloton. Le passage au régiment sera pour la masse entière des jeunes gens de la nation, l'occasion de faire ce que Michelet appelait *des humanités*. La patrie ne formera plus seulement des soldats pour sa défense, mais encore et surtout des hommes que feront sa prospérité et sa grandeur.

ALGOL.

(A suivre).

Errata : page 623, Revue d'octobre : *Prière d'enfant*, lire :

5^e strophe, Pour qui succombe

Sous son fardeau

Au lieu de : Sous le fardeau.

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES (1)

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE ET LA PHILOSOPHIE DRUIDIQUES

Dans le précédent chapitre nous avons étudié les Druides, les Druidesses et le Druidisme ; dans le présent chapitre, nous allons étudier la Doctrine et la Philosophie Druidiques, qui forment le complément, le corollaire du Druidisme. Cette étude présente une très grande difficulté, car il n'existe pas de documents écrits, c'est-à-dire, *certain*s, authentiques à ce sujet. Ce n'est donc qu'avec l'aide de la tradition, de certains passages échappés de ci et de là à quelques écrivains de l'Antiquité que nous pourrons reconstruire, tranchons le mot, refaire et reconstituer la Doctrine et la Philosophie Druidiques.

(1) Voir la revue de juillet 1900.

L'Inde a les *Védas*, la Perse, le Zend-Avesta, la Chine ses *kings*, l'Égypte son *Livre des morts*, ses *litanies du Soleil*, et une parcelle de son *Livre des Respirations* (1) et les œuvres écrites de ces divers peuples soit sur des manuscrits, soit sur la pierre, nous apprennent la philosophie, la morale et la religion de ces diverses nations et ces œuvres codifient, pour ainsi dire, leur doctrine et leur philosophie.

Il n'en est pas de même pour les Celtes, ils ne nous ont laissé aucun livre touchant à l'Esotérisme de leur religion.

Les Celtes se prétendaient fils de Teutatès, Père des hommes et inventeur de l'agriculture.

La Fatalité, le Destin (*Fatum*) était une des idées admises par la Doctrine celtique et encore de nos jours, les Montagnards Écossais, de même que les Irlandais, descendants des Celtes, sont Fatalistes et se consolent d'un malheur qui leur survient, d'une catastrophe qui les frappe en disant : *Bha sud an dan dauch* ! La chose était ainsi décrétée contre moi !...

Les habitants du canton de Vaud en Suisse, chez lesquels on retrouve quantité de termes celtiques, disent également quand un malheur survient à une personne par sa faute : « C'est bien son *Dam* ou *Dands* ; nous retrouvons donc le terme irlandais et écossais, *Dan*, origine du mot latin *Damnum*, qui signifie perte, malheur.

Nous venons de dire que les Celtes se prétendaient issus, enfants de *Teutatès*, l'analogue de *Thoth* des Égyptiens, du *Tau* des Hébreux, de *Thuis-ton*, *Thuiscon* ou *Tuisco* des Germains. Ce dernier avait un fils dénommé *Man*, lequel eût à son tour trois fils parmi lesquels : *Adam* qui, comme *Man* signifie homme (être vivant), c'est-à-dire la même signification que le terme anglais *Man*, c'est l'être vivant par excellence.

Eva ou *Héva*, mère du genre humain, qui n'étant point née d'une femme était immortelle, mais elle fut condamnée à enfanter avec douleur pour avoir touché au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Proserpine fut elle aussi, condamnée à subir l'arrêt du Destin, pour avoir entr'ouvert une grenade et en avoir mangé trois grains. Ceci est un symbole ; on sait que la grenade symbolise la matrice de la femme et l'absorption de trois grains représente disons... le péché originel. Aujourd'hui, on ne verrait dans ce symbolisme qu'une idée érotique !...

Nous pourrions citer d'autres exemples fort nombreux pour faire voir qu'à travers tous les temps et toutes les civilisations, la chute de l'homme est toujours présentée d'une façon allégorique, mais nous trouvons que ce serait là un travail inutile et nous nous occuperons immédiatement de la Doctrine Druidique.

Les Druides, héritiers de la Tradition et de la Sagesse antiques ont une

(1) LE LIVRE DES RESPIRATIONS, 4 vol. in-12, Paris.

synthèse philosophique des plus remarquables. D'après Diogène Laërce (*in Præm.*), la philosophie celtique fut une des principales sources de la philosophie grecque.

Les Druides ne connaissaient qu'un seul Dieu *Bé-il* et ce ne fut que longtemps après l'invasion romaine, qu'ils connurent le Polythéisme.

Bea-Uil que par élision ou abréviation, ils prononçaient *Bé-il* signifie la vie en toute chose ou la Source des Êtres.

Chez les Germains *Thuisco* ou *Tuisco* et chez les Celtes-Gaulois *Teutatès* avaient la même signification (1). Ils employaient ce terme de *Bé-il* pour écarter toute idée de Polythéisme ou toute fausse notion concernant le Créateur de l'Univers.

Le Créateur ou Demiurge de notre planète n'a pas parlé au chef des Druides, ni à aucun de ceux-ci comme Jéhovah ou Juvé l'aurait fait à Moïse d'après ce qu'il nous a dit ; seulement, les Druides eurent le don d'intuition et de clairvoyance etc'est à cause de ces dons, qu'ils purent enseigner une doctrine juste et parfaite ; aussi peut-on affirmer, avec quelque certitude, que les Druides ne durent qu'à eux-mêmes les vastes connaissances qu'ils possédaient et qu'ils augmentaient sans cesse. Ce qu'ils durent mettre de temps pour inventer un langage figuratif, pour dompter la matière, tailler la pierre, fondre les métaux, et populariser les méthodes agricoles, est incalculable. Cette dernière observation peut démontrer jusqu'à un certain point la très haute antiquité des Celtes.

Indépendamment du terme *Bé-il*, les Druides employaient aussi, pour dénommer l'Être Suprême, le terme *Dia* ou *Dhia*, qui devint chez les Hébreux Jao, Javeh, Jéhovah...

Cette conception de l'Être Suprême, créateur et conservateur de l'univers ne pouvant être dans les âges reculés admise par la foule, il fallut trouver un objet matériel, visible, palpable, tangible, pour représenter l'infini déifié, de là le *Soleil déifié* et quantité d'autres emblèmes ou symboles, mais chez un très grand nombre de peuples, c'est le plus souvent l'astre du jour qui est déifié !...

Le Soleil était donc adoré au lieu et place de son Créateur et les Druides, pour éviter toute confusion et prévenir une grossière superstition donnèrent à l'Astre du jour le nom de *Grian* ou *Gré-iné* (*Gré-Heiné*) qui signifie en Celte, La Nature ou l'Essence du feu, car le feu était le grand facteur de la Destruction, partant de la Création ; ceci est incontestable.

Les Druides donnaient à l'auteur du mal le nom de *Ai-bhister*, qui remonte à la plus haute Antiquité.

Nous présenterons à nos lecteurs deux interprétations de ce mot : *Ai tis sear*

(1) Cf. — MACPHERSON'S *Antiq. Dissertat.* 49.

en transposant la lettre S signifie : « Celui qui s'oppose au meilleur des êtres. »

Aibhister ou *Aibister*, littéralement traduit veut dire « Destructeur » forme de *Aibhist*, ruine ou destruction. C'est ainsi qu'Ossian emploie ce terme dans le poème de Dargo en parlant des ruines de la Maison de Lugar :

Ged'tha e'n dingh aibhist fluair
Bha e' vair a b'ros righ.

Les Druides admettaient, nous l'avons vu, l'immortalité de l'âme, ils représentaient celle-ci séparée du corps, comme revêtue d'une enveloppe subtile (le double aithérique des occultistes) ou « Aérosome » des occultistes modernes.

D'après la Doctrine Druidique, ces âmes jouissaient d'un grand pouvoir sur tous les Eléments, sur les météores, mais elles n'avaient que peu d'influences sur le sort des humains. — Le lendemain de la mort, les hommes justes et braves (car la bravoure était une qualité essentielle chez les Celtes), ces hommes, disons-nous, entraient dans le *Flath Innis* (île des braves). Dans l'idiome celtique, ce terme, nous l'avons déjà vu, désigne aussi le Ciel ou le Paradis. — Dans cette contrée délicieuse, au dire de certains auteurs anciens, les hommes ne s'occupaient que de s'instruire, de se perfectionner et poursuivaient ainsi leur évolution, c'était le véritable *Dévakan* des modernes théosophes, dans lequel les désincarnés s'assimilent le fruit des expériences qu'ils ont faites dans leur dernière existence.

Nos lecteurs un peu versés dans les enseignements théosophiques, savent que le *Dévakan* se trouve dans le plan mental ou plan manasique, qui lui-même se trouve au-dessus du plan astral, qui lui-même enveloppe le plan physique ou matériel. Il est bien entendu que ces divers plans s'interpénètrent et ont chacun des sous-plans (1).

Si nous étudions maintenant la Philosophie Druidique, nous voyons qu'un de ses principes fondamentaux, c'est que la création du monde est l'effet de la sagesse et du pouvoir de Dieu. Les Druides représentaient le principe de la création par un œuf sortant de la bouche d'un serpent. C'est même ce symbole qui a donné lieu à la fable de l'œuf de serpent, rapportée par Pline (2), de même qu'à certaines traditions fort anciennes qui se sont longtemps perpétuées chez les peuples, par exemple le *Clach naithir* ou *Glain nam Druid* (l'œuf de cristal) que les Druides portaient comme amulette suspendu à leur cou, auquel le vulgaire attribuait toutes sortes de pouvoirs merveilleux, tous les prodiges accomplis par les Druides l'étaient au moyen ou plutôt par l'influence de ce talisman. On peut encore trouver en Ecosse

(1) Cf. *La Doctrine Esotérique* à travers les âges, *passim* et notam. au chap. XXVI, P. 249, liv. II, 2 vol. in-12, Paris.

(2) *Hist. nat.* L. 29, c. 30.

quelques-uns de ces œufs en cristal de roche, utilisés par les Voyants à la manière du verre d'eau employé par les médiums pour pronostiquer bien des événements présents, passés ou futurs.

Les Druides avaient pour souveraine loi de cacher aux étrangers les dogmes de leur culte. Ils étaient astreints à cette réserve par un serment solennel qu'ils prêtaient au moment de leur entrée dans l'Ordre. On peut trouver la formule de ce serment dans Selden (1) et dans El Scheld (2), où pourront la lire ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître.

Jusqu'au jour où le culte celtique fut altéré par son mélange avec celui d'autres mythologies, les Druides n'élevèrent à leur Dieu aucun monument de pierre taillée, ils ne sculptèrent non plus aucune image, car ils considéraient ces moyens d'honorer la Divinité comme indignes d'elle. Tacite partageait donc en cela leur opinion quand il disait : (3)

« Il est absurde de représenter sous les traits d'un mortel ou d'enfermer dans une enceinte de murailles, l'Etre qui a créé l'immensité des cieux. » Aussi les emplacements sur lesquels les Druides pratiquaient leur culte étaient tout simplement circonscrits par un cercle de pierres brutes dénommées *Clachan* ou *Crom*. Ces emplacements étaient plus ou moins considérables. Au centre du *Clachan* (Cercle) se trouvait une grande pierre servant d'autel ; quand, dans le pays, ils ne trouvaient pas de pierres suffisamment épaisses pour former une table à hauteur d'appui, ils utilisaient une pierre formant une plate-forme qu'ils posaient sur deux autres servant de piliers à la table. »

Les enceintes sacrées étaient respectées par la foule et le peuple avait une telle vénération pour ces asiles, que nul n'aurait osé s'en approcher (4).

Ces autels étaient dénommés : *Crom lec'h*. *Cromleach*, *Clachsteachda*, c'est-à-dire : La Pierre du Culte ou de la Réconciliation (5).

Dans les îles de l'Ouest à Jersey et Guernesey, de même qu'en Ecosse, nous avons vu de ces autels et autres pierres celtiques d'une telle masse que « l'on est tout surpris qu'on soit parvenu à ces époques si reculées à transporter et à dresser des pierres d'un poids aussi considérables » (6).

Les monceaux de pierres ou *Tumuli* étaient dénommés *Si'uns*, c'est-à-dire

(1) *De Diis Syriis*.

(2) *De Diis German*. Syntag. 2, C. 16.

(3) TACITE, *Mœurs des Germains*, C. 9.

(4) CÉSAR, *Commentaires*, I, 6. — DIODORE DE SICILE, I, V, c. II.

(5) BRAND, p. 46.

(6) In DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ARCHITECTURE et des sciences et arts qui en dépend, on peut voir dans le TOME 1^{er}, V^e. CELTIQUES (monuments) de nombreuses vignettes représentant de ces pierres.

montagnes de paix ou de réconciliation, Sio d'hun et par contraction ou élision *Si'uns* (1).

Des pierres debout (*Menhirs*) semblent indiquer par l'origine de leur nom qu'elles étaient affectées au même emploi que la colonne élevée par Laban et Jacob en signe de réconciliation (2).

Les Druides plaçaient sur des monts élevés, sur des *hauts lieux* exposés aux rayons du Soleil leurs *Carns* ou « Pierres commémoratives ».

Les principales fêtes des Celtes étaient le *Bé-il-tin* et le *Sam hin* ; la première de ces fêtes se célébrait au commencement du mois de mai ; c'est du reste de ce mois que partait l'année druidique, comme le prouve le nom celtique de ce mois ; *ceit duin* ou *ceud uin* (le premier mois) ou bien le premier temps. Ce jour-là, on allumait un grand feu (*Tin* ou *Thein*) de Bé-il et l'on faisait de grandes réjouissances en l'honneur de l'astre bienfaisant qui représentait le Créateur.

Nous pourrions écrire longuement ici sur ce sujet et sur toutes les fêtes celtiques, mais ce serait dépasser le cadre que nous nous sommes imposé pour le cadre de la *Revue*, aussi nous ne fournirons que les quelques détails qui suivent et nous passerons ensuite au chapitre V, pour y étudier les Bardes et le Bardisme.

Après le *Bé-il-tin*, parlons du *Sam'hin*, ce terme celtique signifie *Feu de la paix*.

Cette fête se célébrait le 27 octobre ; c'était l'époque où les Druides avaient coutume de se rassembler au centre de chaque contrée pour juger des différends survenus entre les habitants du pays. Ce terme composé *Sam'hin* signifie *Samh* paix, *thein* feu ; *Samh* se prononce *Tamh*.

Dès la veille de la fête, on éteignait tous les feux et on les réallumait le lendemain avec celui qu'avaient allumé et consacré les Druides. A ceux qui avaient *troublé la paix* ou manqué aux lois civiles ou religieuses, on n'accordait pas la prise du feu, avant qu'ils n'eussent préalablement donné satisfaction et réparation. La moindre désobéissance était punie immédiatement par une sentence d'excommunication, qui défendait à quiconque de donner asile au malheureux excommunié, et de lui rendre aucun service.

L'usage d'allumer du feu le 27 octobre s'est conservé dans quelques contrées de l'Ecosse et ce jour est dénommé *hallow-Eve*.

Indépendamment de ces deux grandes fêtes, le sixième jour après la pleine lune, les Druides recueillaient leur *misteto* ou Gui sacré (3).

Divers auteurs supposent qu'Orphée qui fit partie de l'expédition des

(1) *Si icham* ou *daoine si*, signifie l'homme qui demeure dans la montagne de réconciliation.

(2) GENÈSE, 46, 48.

(3) STRABON, L. III. — PLINIE, I, 16, c. 44.

Argonautes environ 1263 ans avant J.-C., avait appris des Druides Celtes une partie de leur mythologie, qu'il importa en Grèce. Il paraît en effet, qu'il avait habité le pays où les Druides faisaient leur principale résidence.

Le culte druidique dura longtemps pur et intact chez les Celtes et ce n'est guère que par la suite d'invasions barbares qu'il finit par dégénérer.

C'est à Crès, fils de Jupiter, qui devint chef des Curètes, à qui on attribue la corruption du culte druidique. Ce Crès, chef des Curètes ou Druides dans l'île de Crète, était non seulement souverain, mais aussi grand Prêtre. Ajoutons que ces Druides de Crète étaient dénommés par les Grecs *Curites* ; or ce terme est certainement Celtique, il est dérivé de *Co'retich* qui signifie *Pacificateur*. En effet les Druides étaient ainsi justement dénommés puisqu'ils exerçaient les fonctions de juges, ils apaisaient (pacifiaient) les différends, réglaient les litiges et contestations, mais ils exerçaient gratuitement leurs fonctions.

Voici comment Crès dut amener insensiblement la corruption du culte druidique. Il fit rendre des honneurs à Jupiter son père, lui éleva un monument funéraire sur sa tombe, monument décoré de sa statue et un jour cet édicule dut être transformé en temple, ce qui introduisit l'idolâtrie dans l'île de Crète, idolâtrie qui de là se répandit successivement en Grèce et par suite dans les colonies grecques. Nous n'en dirons pas davantage ici sur la doctrine druidique, car nous en parlerons plus loin au chapitre IX où nous traitons de l'Occultisme chez les celtes et dans le chapitre V, dans le chapitre suivant, nous traiterons du Bardisme et des Bardes (1).

(A suivre).

ERNEST BOSCH.

SÉANCES DE MATÉRIALISATION

avec Mme Corner

Un de nos amis, dont nous garantissons l'entière véracité, a eu la bonne fortune d'assister, l'année dernière, aux séances de matérialisation que Mme Corner a données à Paris. Absolument convaincu de la réalité des phénomènes qu'il a vus, et attristé des attaques dont ce médium est l'objet, notamment depuis les échecs du « Referee », il croit de son devoir d'apporter le poids de son témoignage. Nous nous faisons un plaisir de reproduire ici le récit qu'il nous adresse :

« Ayant eu l'inoubliable faveur d'assister à des séances données par

(1) Divers lecteurs ont eu l'amabilité de nous écrire au sujet de Bélisama. Nous répondrons que leur demande et réclamations recevront bientôt toute satisfaction. Notre volume *Vie Esotérique de Jésus de Nazareth*, nous a obligé de retarder d'autres travaux en cours.

Mme Corner, le célèbre médium à matérialisations, anciennement connu sous le nom de Miss Cook, qui fit tant parler d'elle en Angleterre il y a plus de vingt ans, et mit à l'épreuve la sagacité des savants les plus distingués, entre autres l'illustre Crookes, j'ai tâché de résumer en ces lignes les étranges et variés phénomènes dont j'ai été l'un des témoins, et que j'essaie de relater aussi fidèlement que ma mémoire me le permet, en affirmant que ma narration ne peut donner qu'une idée incomplète de l'importance des expériences qui ont eu lieu en juillet 1900, chez Mme de L..., l'une des personnes les plus autorisées et les mieux placées pour la recherche de la vérité en pareille matière.

Je dois dire en commençant qu'à la première séance, alors que tous les assistants étaient pour la plupart étrangers les uns aux autres, et aussi sans doute parce que les conditions d'éclairage étaient défectueuses, les matérialisations ne purent être obtenues : les phénomènes se bornèrent à de forts coups frappés contre les murs et à des craquements dans les boiseries, mais sans la moindre apparition.

A la deuxième séance, nous nous plaçâmes comme la première fois en cercle devant le rideau, qui cachait un espace d'environ 3 mètres de large sur 80 centimètres de profondeur, formant l'emplacement nécessaire pour le médium et pour la chaise sur laquelle il était installé.

Nous étions huit personnes, spectateurs et spectatrices, plus le médium. On attendait encore un invité, mais vu l'heure avancée on dut commencer sans lui.

La séance avait lieu dans un grand salon, ou salle d'étude, d'environ sept mètres de long sur 5 mètres de large, situé au deuxième étage de l'immeuble.

Les vérifications de contrôle furent faites au préalable avec soin, en examinant et sondant les murs du fond formant cabinet derrière le rideau, ceux de côté, ainsi que le plancher recouvert d'un tapis, afin de s'assurer qu'il n'y avait ni trappe, ni porte dissimulées. Le médium était fixé à sa chaise par un lacet de un centimètre de large, tissé en fil blanc, qui serrait la taille, et faisait un nœud arrêté, pour ensuite venir s'attacher au dossier de la chaise, de façon que le médium ne puisse bouger; le lacet, après avoir été noué, fut cacheté à la cire; de plus, Mme Corner était tenue aux deux poignets par une ligature laissant entre eux un intervalle de moins de 10 centimètres. Ayant les poignets attachés et le corps fixé à son siège, elle ne pouvait faire aucun mouvement sans faire basculer sa chaise.

Derrière les spectateurs, et à une certaine hauteur, une lanterne entourée de papier rouge était placée sur une table, afin de donner à la pièce une clarté suffisante pour distinguer les objets.

Toutes choses étant disposées, on fit la chaîne dans un ordre qui équilibrait les forces, c'est-à-dire qu'entre une personne d'aspect robuste était intercalée une personne paraissant plus délicate.

Au bout de 10 à 15 minutes de calme, tout en faisant à demi-voix une conversation générale, et le spectateur attendu n'étant pas arrivé, on vit le rideau s'agiter et la partie supérieure s'entrouvrir pour laisser passer une main et un bras paraissant diaphanes; cette matérialisation disparut après une demi-minute pour reparaitre à nouveau; la main fut très visible, et le bras bien dessiné, blanc, mais *transparent*, s'effaça lentement.

Après l'émotion du début, le calme s'étant rétabli, les rideaux s'entrouvrent largement par le milieu, et l'on voit une apparition complète et très blanche de l'esprit, la tête entourée d'un turban assez brillant, le visage *transparent*, les épaules et les bras semblant enveloppés d'un peplum. L'écartement des rideaux permet de contempler en son entier l'esprit matérialisé très visible.

Une des spectatrices très impressionnée témoigne de la crainte; l'apparition s'efface alors, pour reparaitre un instant après et s'exprimant d'une voix douce bien différente de celle du médium, dit : « N'ayez pas peur, je ne suis pas méchante, je suis même bonne. » Nous apprenons, par la suite, que c'est un esprit-femme, l'esprit « Marie », un de ceux qui affectionnent le médium, et s'attachent à sa personne pour produire des phénomènes.

La séance était commencée, mais non les apparitions, quand le visiteur attendu frappa discrètement à la porte; mais l'esprit fit connaître qu'il ne fallait pas ouvrir pour ne pas troubler les fluides en formation. Les apparitions de l'esprit « Marie » se continuèrent par cinq fois; il se matérialisa deux fois à gauche et tout à fait en dehors du rideau, et trois fois dans la partie centrale.

A ce moment l'esprit dit : « Il faut donner de l'air au médium qui est très gêné par la chaleur, ouvrir un peu la fenêtre et laisser entrer les personnes qui attendent. » Presque au même instant on entendit une voix d'homme au son rauque. C'est, paraît-il, un esprit familier, appelé « le Capitaine », gardien et défenseur du médium, qui intervenait pour chasser un esprit intrus, qui avait profité du repos, pour s'introduire dans le champ de l'expérience; cet esprit, auquel il donnait le nom de Sou-Sou, voulait absolument avoir affaire au médium afin de pouvoir se manifester. Le capitaine lui criait littéralement : « Canaille — va-t'en ! » et l'on entendait une voix d'enfant insistant pour rester; puis la voix du capitaine de reprendre : « Va-t'en ! Canaille — va-t'en ! » en accompagnant ses injonctions de forts coups frappés comparables à ceux que pourrait donner un lourd maillet de bois.

Les assistants restant dans le même ordre, on écarta les deux rideaux qui laissèrent voir le médium dans la même position assis sur sa chaise. On ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer l'air; pendant ce temps les deux personnes qui attendaient au salon furent introduites, et, la fenêtre refermée, la porte close, et les rideaux retombés, on attendit.

La voix de l'esprit « Marie » se fit entendre, disant : « N'ayez pas peur je ne puis faire aucun mal ! » ces paroles en réponse aux impressions de crainte que conservaient deux personnes ; et quelques minutes après, le phénomène de matérialisation se reproduisait : l'esprit « Marie » apparaissait de nouveau, mais dans une teinte plus légère que pendant la première partie de la séance ; elle dit : « Je fais tout ce qu'il m'est possible » et ce fut tout pour les matérialisations, ce soir là.

Puis on entendit la voix du capitaine établissant un colloque avec Miss « Marie », et chassant encore l'esprit gêneur qui s'obstinait à séjourner dans l'atmosphère du médium.

Il est digne de remarque que l'esprit « Marie » s'exprimait en français, mais que le « Capitaine » s'exprimait en anglais.

Des craquements retentissaient dans les meubles et les boiseries de la pièce, et sur la question de savoir qui pouvaient être les esprits faisant un pareil bruit, le « capitaine » répondit : « Ce sont assurément vos amis » et il termina par un gros rire prolongé.

Il dit cependant que le phénomène était épuisé, que la séance était terminée, et qu'il allait réveiller le médium, qui ne tarda pas à parler, se plaignant d'être fatigué. On fit immédiatement la pleine lumière, on écarta les rideaux et on trouva le médium sur sa chaise n'ayant pas quitté sa position, et toujours entravé par les lacets, dont la cire fut constatée intacte après un examen minutieux.

La séance, commencée à 9 h. 1/2, était terminée vers 11 heures. Elle avait duré une heure et demie, laissant les spectateurs dans l'admiration, et plusieurs saisis d'étonnement qui n'avaient jamais étudié pareils phénomènes. De cette séance tous partirent convaincus que l'être qui a quitté la terre par la mort physique vit au-delà du tombeau, et conserve son individualité, et ses facultés mentales.

Il nous fut donné d'assister à plusieurs autres séances, pendant lesquelles toutes précautions étaient prises et contrôlées pour s'assurer qu'il ne pouvait y avoir aucune méprise quant à la réalité des phénomènes ; notamment la chaise fut scellée au plancher, et le médium mis dans l'impossibilité de se déplacer.

A une séance, la lanterne ayant manqué de lumière on ne put suivre le phénomène ; l'esprit « Marie » nous dit qu'il était dommage que la lumière ne fût pas bonne, ce qui empêchait de nous donner quelques preuves intéressantes. Nous pûmes voir cependant un phénomène assez extraordinaire ; des lumières de la grosseur d'une noix se promenèrent le long du rideau et contre le mur, ayant la forme de petites boules lumineuses de la clarté d'un ver luisant.

Dans une autre séance, on fut surpris par des jets de fleurs au milieu de

l'assistance, bouquets de roses que l'esprit « Marie » venait prendre sur une petite table à la vue des personnes présentes pour les projeter au milieu du cercle.

Une chaise-fauteuil placée à environ un mètre fut approchée du rideau par l'esprit, qui saisit une petite boîte à musique posée sur cette chaise, la fit jouer en tournant la manivelle, et la rejeta à gauche sur la table en disant : « Musique stupide ». Les notes en effet n'avaient rien d'harmonieux.

L'esprit « Marie » tendit la main à deux ou trois personnes, qui affirmèrent que la main était chaude et moite, qu'elle avait une faculté de préhension très normale, et qu'il semblait qu'on touchait une main vivante très douce, aux doigts *très effilés*. L'esprit fit toucher sa robe qui paraissait de flanelle blanche au ton neigeux. Le vêtement ainsi que la coiffure offraient à chaque séance une différence dans leurs dispositions. on pourrait dire dans leurs formes. Quant au visage, qui paraissait plus foncé que le vêtement, il était difficile d'en déterminer les traits, non plus que l'expression des yeux, mais l'ensemble était gracieux et les gestes animés.

A chaque séance, des personnes déjà venues ne se représentaient pas, et deux ou trois nouvelles personnes étaient admises, ce qui modifiait chaque fois la composition du groupe ; aussi l'intensité des matérialisations variait du plus au moins, selon l'état d'esprit des personnes présentes. Ainsi, chaque fois que des personnes trop impressionnables se trouvaient dans le cercle, les phénomènes étaient plus hésitants, plus atténués ; car à deux séances successives, qui eurent lieu avec les mêmes assistants, les matérialisations acquirent une intensité particulièrement remarquable. Il semblait que l'esprit se trouvait plus en harmonie avec ceux qu'il avait déjà vus ; on pourrait dire plus en confiance. (Qui connaît le lien fluidique qui unit à son médium l'esprit manifesté, appréciera l'importance de cette remarque.)

Une dame d'un rare mérite, bien connue par ses œuvres de bienfaisance, la princesse W. que le contact avec les esprits n'effraie nullement, fut appelée par l'esprit « Marie » qui la mit près du rideau, se plaça à côté d'elle, et lui fit faire face aux assistants, et l'on put voir que l'esprit était grand d'au moins une tête de plus que cette dame, qui elle-même est *plus grande* que le médium, ainsi qu'on en put juger après la séance.

Pour établir que le médium ne pouvait avoir fait aucun mouvement derrière le rideau, on peut signaler que, au cours de deux séances, une personne du groupe fut appelée par la voix rauque de l'esprit du capitaine, pour entrer derrière le rideau, afin de redresser le médium qui, suffoqué par la chaleur, avait la tête penchée sur la poitrine dans une position très gênante. Dans ces deux cas, et à peine ce monsieur, sorti du rideau, avait-il regagné sa place, que le phénomène d'apparition se reproduisait instantanément.

Dans la dernière séance, la chaleur de l'atmosphère était tellement lourde, que les phénomènes n'eurent qu'une très faible intensité. L'esprit expliqua qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient, mais que la chaleur accablante les gênait pour condenser les fluides nécessaires aux matérialisations. « Marie » apparut cependant, prit à la main une rose que lui tendait une personne, la sentit, dit qu'elle était très belle, et la reposa sur la table placée près du rideau.

Les voix du capitaine, de miss Marie, et du petit esprit « Sou-sou » se sont fait entendre pendant presque chaque séance, et souvent deux esprits s'interpellaient et causaient à la fois.

Il me paraît raisonnable de conclure que les phénomènes observés sont réels et incontestables; que les êtres qui se sont manifestés sont des esprits, ou des entités indépendantes du médium, et qu'il existe une force psychique qui, sous certaines conditions, notamment la présence d'un médium de capacité spéciale, peut être assimilée par ces esprits, ou entités, pour se matérialiser, c'est-à-dire renforcer leur enveloppe fluidique et se rendre visibles. »

B. B. B.

LETTRE D'UN GROUPE SPIRITE MUSULMAN

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Le 28 septembre 1901.

Chère et honorable Madame,

Nous avons l'honneur tout d'abord de vous saluer avec respect au nom du spiritisme et de vous prier de vouloir bien agréer nos plus sincères condoléances à propos du départ de votre bien-aimé et estimable mari.

L'existence de M. Leymarie n'a été qu'une série d'héroïques efforts pour soutenir haut et ferme le drapeau du spiritisme et pour répandre la nouvelle foi; aussi sa mémoire est la plus chère et la plus glorieuse après celle du Maître Allan Kardec, dont il a continué l'œuvre comme un apôtre fervent. Les livres d'Allan Kardec et les œuvres qu'ils ont inspirées à M. Leymarie devront être gravés en lettres d'or dans les pages du spiritisme.

Jamais l'homme n'a formé si grand projet que de forcer le domaine de l'inconnu après la mort, d'établir des communications avec l'au-delà et de poser les bases d'une foi de nature à bouleverser le monde entier. Un tel prodige est déjà un succès qui dépasse tout ce qu'on peut rêver de plus extraordinaire. En effet, le grand soleil du spiritisme éclaire dès à présent tout l'univers et projette les lumières de vérité et de consolation dans les régions les plus reculées du globe.

Chaque jour, une foule de gens instruits et éclairés abandonnent le joug

corrompu et malfaisant de religions fausses ou erronées pour embrasser les doctrines élevées et consolantes du spiritualisme et offrir leur dévouement et leur fraternité à ceux qui les ont précédés dans le spiritisme, afin de lutter d'un commun accord contre leurs adversaires.

L'Eglise et la philosophie sont très inquiètes des progrès du spiritisme; cependant, malgré les excommunications dont elle foudroie ceux qui s'éloignent des dogmes qu'elle enseigne, l'Eglise professe elle-même le culte des morts, et la philosophie ne pouvant nier les grands faits spirites cherche à les expliquer par des causes matérielles relevant du domaine scientifique.

Mais toutes ces oppositions ne produisent que d'heureux résultats pour la nouvelle religion : la doctrine persécutée devient plus sublime, les sentiments de fraternité plus désintéressés, enfin les adhérents plus nombreux. La Vérité marche toujours; rien ne peut l'arrêter.

Les organes du spiritisme, agents défensifs de ses droits sublimes, deviennent de plus en plus nombreux et travaillent avec ardeur à l'achèvement du grand édifice qu'Allan Kardec, honorable Maître, avait si ingénieusement fondé et préparé.

Chère Madame,

Le plus grand miracle du spiritisme, une preuve manifeste de sa vérité, c'est à notre avis la fraternité et l'amour qui règnent dans ses rangs.

Les frères de la Martinique et ceux de la Norvège sont informés des tentatives et des expériences les uns des autres.

L'humanité terrestre, en un mot, doit être reconnaissante à Allan Kardec et à ses adeptes.

Il y a environ dix mois, nous avons lu par hasard un journal spirite qui a bouleversé nos idées les plus saintes et les plus intimes. Jusqu'alors nous n'avions jamais entendu parler du spiritisme.

Les nouvelles prodigieuses et les récits surnaturels contenus dans ce journal attirèrent notre attention et déterminèrent en nous un véritable état de crise morale.

Curieux de rechercher la vérité et de nous éclairer mieux, nous avons acheté tous les ouvrages d'Allan Kardec.

Sachez aussi que nous sommes musulmans, très attachés à notre religion. Elle est fondée sur l'unité de Dieu et la prophétie du grand Mahomet; ses doctrines sont simples et sublimes. L'islamisme déteste le fanatisme et la superstition.

Ayant étudié les ouvrages ci-dessus mentionnés avec une grande attention et soumis à une sévère critique, nous avons fini par reconnaître que le spiritisme n'est pas une œuvre chimérique comme le croient quelques-uns, mais qu'il contient une science admirable fondée sur des vérités absolues.

Or, nous avons tenté des expériences spirites et nous avons eu des succès extraordinaires sans obtenir cependant des résultats aussi décisifs que nous le désirons.

Beaucoup d'Esprits ont daigné, grâce à Dieu, nous visiter et même nous ont ordonné, dans leurs communications, d'établir des relations avec vous. C'est pour obéir à cet ordre spirituel que nous vous écrivons, Madame, et aussi pour que vous ayez la bonté de nous montrer la voie que nous devons suivre, de nous servir de guide.

Mais, chère sœur ! Permettez-nous de vous poser une question :

Nous sommes ignorants et serions heureux de savoir si dans les entretiens que vous et vos compatriotes avez avec les esprits, parfois un esprit musulman a été évoqué dans une séance.

L'islamisme mérite d'être étudié. La religion musulmane qui étend son empire sur plus de 300.000.000 d'âmes joue un grand rôle dans l'histoire universelle du monde, soit par ses prodiges, soit par ses grandeurs.

Par conséquent, nous osons vous recommander vivement de prendre l'initiative de tenir séance le plus tôt possible et d'évoquer l'esprit pur et sublime du plus grand philosophe arabe du moyen âge dont l'influence a bouleversé pendant sa vie tout le monde islamique. C'est le grand Mucheddin-i-Arabi, condamné à mort et exécuté, plein d'âge et de grandeur à cause de ses doctrines philosophiques trop élevées.

Nous vous serions très reconnaissants si vous vouliez bien publier dans votre Revue le résultat que vous obtiendrez ainsi que cette lettre, si vous le jugez convenable.

Nous souhaitons ardemment d'arriver à une conviction complète, et aussitôt nous commencerons à répandre les merveilles du spiritisme dans tout l'Orient et jusqu'aux confins de la Perse et de l'Arabie.

Veuillez agréer, chère Madame, la haute considération avec laquelle nous avons l'honneur d'être vos très dévoués amis.

A. A. A. F. M. F.

Nous sommes heureux de publier dans notre *Revue* la lettre si intéressante de nos frères de Constantinople. Nous les remercions vivement pour leurs bonnes pensées à l'égard de M. Leymarie. Nous souhaitons que la lumière du spiritisme se répande autour d'eux, grâce à leur initiative, et que bientôt sans crainte, ils puissent faire connaître la vérité à tous ceux qui en ont soif, apporter la consolation à tous ceux qui souffrent et régénérer leur pays si éprouvé par tant de misères morales.

Nous prions les médiums qui obtiendraient une communication du Grand Mucheddin-i-Arabi, de nous la transmettre, nous la ferions parvenir à nos nouveaux frères musulmans, dont il est impossible, par prudence, de donner l'adresse actuellement.

Réponse à la 1^{re} question de M. Béra

Revue d'octobre

LE MAL

Dilemme : Ou bien, nous avons été créés à l'origine tous pareils et alors il n'y a aucune raison pour que les uns soient devenus bons et les autres méchants, les forces et les épreuves ayant dû être égales pour tous.

Ou bien, nous avons été doués de forces de résistance différentes, et en ce cas, nous ne sommes pas responsables de cette inégalité originelle.

R. — S'il est impossible de méconnaître dans l'ensemble et dans toutes les parties de l'univers un ordre merveilleux, une harmonie parfaite, on ne peut nier aussi que le désordre et le mal n'y occupent une grande place.

Le problème du mal et son origine ont de tout temps vivement préoccupé l'intelligence humaine; c'est une des grandes énigmes dont elle a demandé la solution à la religion et à la philosophie. Pourquoi le mal existe-t-il ? Quel est son principe ? A-t-il une raison d'être au point de vue harmonique ? Est-il une conséquence de la vie du progrès ? Comment le concilier avec l'existence d'un Dieu souverainement bon et d'un être parfait ?

Nous invoquerons le témoignage des grands penseurs, de nos maîtres en philosophie, Strada, Ballanche, Reynaud, Bonnet... et d'autres pour donner à cette question, si troublante, toute la lucidité qu'elle comporte.

Un éminent métaphysicien, peu connu hélas ! est venu fonder définitivement la logique de l'avenir dans un des plus beaux livres qui aient honoré notre époque, *Essai d'un ultimum organum* (1).

Il pose Dieu comme principe unique de la certitude, manifesté par un criterium absolu, « le fait ». C'est le fait qui est le véritable médiateur entre l'être et l'esprit humain. Le fait, comme un réseau infrangible et sans fin, enserre l'homme de toutes parts ; il le traque, le poursuit, se colle à lui comme la robe du centaure antique au corps de cet Hercule toujours nouveau ; et l'homme n'y peut échapper en aucune sorte ; il n'évite un fait que pour tomber dans l'autre, être frappé par celui-ci, terrassé par celui-là. Place au fait, à l'être, à Dieu : Le fait notionnel, c'est l'être conquis en lui-même et comme créateur. En lui-même, il est immuable ; il n'y a qu'un seul infini, un seul absolu, affirmation préantinomique.

Le fini est la réalisation de la négation dans l'affirmation, c'est le passage au relatif. Mais l'être antinomique ne valant quelque chose que par l'être préantinomique, a pour loi tendentielle de réaliser de plus en plus les qualités nécessaires de l'absolu et de s'en approcher progressivement toujours. En d'autres termes, si Dieu est immuable, les créatures sont perfectibles sans cesse et sans terme. Cela étant posé, nous admettons *a priori*, que Dieu, l'esprit universel de qui émanent toutes choses, comprend de toute éternité, le bien, le beau, le vrai absolus. Tout ce qui vient de lui

(1) En vente à notre librairie, 2 volumes 7 francs.

est en lui et par lui; depuis la nébuleuse jusqu'à la planète, depuis le système planétaire jusqu'à son extinction, de l'atome jusqu'à l'homme, chaque chose a sa place respective, inaltérable, fixée par des lois universelles et des rapports dont elle ne peut dévier. Chaque entité esprit a sa voie tracée de développement et d'expériences, d'évolution dans les différents mondes qu'elle est destinée à parcourir. Mais, comme le dit Strada, Dieu ne pouvant communiquer à chacune de ses créatures son être tout entier, son infinité absolue, il était de sa perfection de leur communiquer du moins tout ce qui en deça était possible, ce qui ressemblait le plus à l'infinitude absolue et en rapprochait le plus.

Il suit de là que tous les êtres, sans exception, sont les parties d'un même ensemble, les éléments d'une même conception, les ressorts d'un même mécanisme, les fonctions d'un même organisme, les conditions et les moyens d'une même fin; mais comme il serait contraire à la justice de l'être parfait, que ce serait sa négation, de favoriser l'un au détriment de l'autre, nous affirmons que tous les hommes ont été créés égaux et qu'il ne peut y avoir d'exception à cette vérité. Chacun possède, en virtualité, une infinité d'attributs égaux qui tendent indéfiniment à se manifester. Tous ont la même nature complexe, c'est-à-dire que rien n'est dans l'un qui ne soit dans tous. Ayant même origine, même point de départ, tous sont destinés à parcourir les mêmes phases d'existence ou d'équivalence et il n'y a dans tout l'univers qu'une seule race, la race de Dieu. Ce ne sont pas les essences qui sont inégales ou différentes; ce sont leurs états, leurs positions respectives, simultanées, sur l'échelle du progrès. — Toutes les essences ont de toute éternité, leurs principes d'individualité que rien ne saurait leur faire perdre. De toute éternité, elles ont en puissance toutes les virtualités qu'elles doivent tendre à jamais à manifester progressivement dans le temps et l'espace sans fin; à savoir, une infinité d'attributs infinis. Ces virtualités sont égales pour tous les êtres, mais les manifestations de ces virtualités ne sont point contemporaines; leur éclosion dans chacune et dans tous est subordonnée aux exigences de l'ordre universel. De là, les inégalités, la subordination ou la hiérarchie des manifestations dans toutes les créatures à chaque moment de la durée et de l'étendue.

— Chaque homme, a dit Ballanche, a un but à atteindre qui est différent pour chacun; il y a une hiérarchie d'esprits humains qui se prolonge au-delà de cette vie; mais tous arrivent, les uns plus tôt, les autres plus tard; nous sommes tous appelés au même héritage.

Et Bonnet: Il y a sur la terre, parmi les hommes, une diversité presque infinie de dons, de talents, de connaissances, d'inclinations. L'échelle de l'humanité s'élève par une suite innombrable d'échelons de l'homme brut à l'homme pensant.

Et Fauvety: Posant à la fois l'immortalité et le transformisme, je dis que tous les êtres gravitent vers Dieu, c'est-à-dire vers la perfection. La per-

fection est le but de la vie, et chaque être y est conduit par la lutte même de l'existence en communiant, selon sa nature, et proportionnellement à ses puissances, avec son milieu planétaire qui le rattache à l'universel. Comprenez donc que l'erreur et le mal sont des choses toujours passagères, relatives, destinées à disparaître successivement; mais justement parce que la création est éternelle et qu'elle va toujours s'élevant du moindre être au mieux et au plus grand et de degré en degré jusqu'à l'être parfait, il y aura toujours des maux quelque part dans le monde et toujours des erreurs qui s'y produiront; mais les choses sont ainsi faites que tout être, parce qu'il est d'origine divine et porte en soi, avec son principe d'activité, la loi de son dynamisme, est appelé à l'état divin.

Et Nus : Nous affirmons philosophiquement ce que la science démontre et nous disons : L'homme procède de l'animalité. Manifestation supérieure de la vie, il est la conséquence logique des êtres qui ont paru avant lui comme au-dessous de lui; toute existence est la conséquence des existences précédentes. Cette doctrine englobe tout, explique tout, justifie tout.

La divine Providence s'étend sur tout et sur tous. « Providet », elle pourvoit jusqu'à ce que la liberté soit éclosée et que la volonté se manifeste.

Et Spinoza : Le bien et le mal, l'ordre et la confusion, le chaud et le froid, la beauté et la laideur sont choses relatives.

Et Schelling : Le mal est nécessaire à la manifestation divine, comme les ténèbres le sont à la lumière.

Et Timée : Le meilleur des êtres n'a pu faire que la meilleure des œuvres.

Et Aristote : Tout marche naturellement vers le bien.

Et Lamartine : Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

Nous pourrions multiplier ces citations, mais nous pensons en avoir dit assez sur ce sujet pour éclairer l'esprit de nos lecteurs et les convaincre que le mal n'est que la souffrance de l'avancement, la phase transitoire que les êtres traversent dans leur ascension, vers un état meilleur; tous successivement, mais non simultanément : car Dieu, dont l'activité est éternelle comme son amour, crée sans cesse ! Tous les jours des globes s'organisent, tous les jours des êtres nouveaux apparaissent, tous les jours des âmes éclosent.

Le mal consiste donc dans l'imperfection de l'homme dont les facultés sont bornées et sujettes à faillir; la véritable origine du mal, c'est notre condition de créature; plus celle-ci est voisine de l'animalité, est inférieure dans l'ordre de l'évolution et plus la matière domine l'esprit.

— Une chose créée, a dit Leibnitz, ne peut pas ne pas être imparfaite. Comme elle a reçu l'être et qu'elle ne possède pas la plénitude de l'existence, elle est essentiellement limitée. De là vient qu'elle ne saurait tout savoir et qu'elle peut se tromper souvent.

Demander pourquoi le mal existe ici-bas, c'est demander pourquoi l'être contingent n'est pas l'être nécessaire, pourquoi l'homme n'est pas Dieu.

Et pour conclure, je dirai avec Strada, un philosophe peu connu, mais illustre entre tous :

- « Des lois d'en haut qui sont la mort, le deuil, le mal,
- « C'est l'ordre du fini ! c'est l'incomplet fatal !
- « Et nul n'y peut, ni Dieu, ni l'homme, ni les choses !
- « Créer, ne pas créer, c'était tout ! mais écloses,
- « Les choses se devaient l'une l'autre engloûtir.
- « Car se nourrir et vivre a pour pendant mourir ! »

Prof. C. MOUTONNIER.

Villa des Turquoises
Nice, le 30 octobre 1901.

Monsieur Béra,

Je vais essayer de répondre aux trois questions que vous posez dans le dernier numéro de la *Revue Spirite* :

1° D'abord qu'est-ce que c'est que l'origine et de quelle origine voulez-vous parler ? Est-ce de l'origine de chaque individu, ou d'une origine partant d'un même instant pour tous les êtres ?

Dieu, le Principe Universel, ne pouvant pas s'arrêter de créer, l'apparition de ce principe sur le plan physique est donc de chaque instant et doit être le même en commençant par le minéral pour passer par le végétal et l'animal. Lorsque ce principe s'individualise en arrivant à l'homme, il devient responsable à ce moment de la route qu'il choisira ; le point à atteindre restant le même, mais les chemins y conduisant multiples, de là, à mon sens les inégalités apparentes dans l'origine des êtres.

2° Il est plus que probable que sur le plan astral les entités qui se matérialisent et se rendent visibles et tangibles ont le pouvoir de prendre différentes apparences, il doit donc leur être possible de prendre le masque des grands esprits que nous avons connus, pour nous faire croire à la présence de ces esprits, comme ils nous trompent dans les communications qu'ils signent de faux noms ; c'est du moins ce qui paraît ressortir des affirmations que nous donne Leadbeater dans son livre « Le Plan Astral ». Si j'avais le plaisir de vous connaître, Monsieur, je pourrais vous répéter ce que M. le colonel Olcott a dit l'année dernière dans un petit cercle d'amis, dont je faisais parti, sur un cas de matérialisation momentanée opérée par Mme Blavatsky, il y a quelques années, à New-York, sur notre plan physique.

3° D'abord est-il bien prouvé que tous les aveugles nés, n'aient jamais vu en rêve ? Si oui, il serait encore possible d'expliquer cela de la façon suivante :

Toutes les impressions quelles qu'elles soient sont transmises à notre cerveau par des organes récepteurs, mais à une condition c'est que la vibration puisse y être amenée. Un aveugle né n'étant pas ou n'ayant jamais été

sensible aux ondes lumineuses, son cerveau ne peut être impressionné par ces ondes. Nous ne percevons nous-mêmes très probablement que les ondes lumineuses d'une certaine sorte et nullement celles du plan astral. L'aveugle ne peut donc en rêve voir sur le plan Astral les ondes lumineuses de ce plan qui n'impressionnent pas son cerveau physique.

Il serait fort intéressant de connaître les réponses que d'autres lecteurs vous auront certainement faites et de pouvoir les comparer entre elles dans un prochain numéro de la *Revue*.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères et fraternelles salutations.

E. LEBEL.

LE CAS FOXWELL

Article publié pour la première fois dans le *Light* le 16 février 1901 et reproduit, sur la demande de nombreux lecteurs, le 6 avril 1901.

Pendant la dernière quinzaine, grâce à l'aimable invitation du Dr X..., membre à la fois de la Société des Recherches psychiques et de l'Alliance spiritualiste de Londres, j'ai été témoin personnel de toutes les investigations médiumniques se rattachant au mystère de la disparition de M. Percy Foxwell ; j'ai donc été à même de bien connaître les faits dans tous leurs détails. Les différents journaux ayant donné des versions si tronquées, quoique ayant toutes un fond de vérité, au sujet des côtés psychiques de cette affaire, je crois qu'il vaut mieux commencer la narration de mes observations personnelles par affirmer qu'aucune dame, ayant le don de double vue, n'a donné la moindre indication.

Le clairvoyant par l'intermédiaire duquel Mme Foxwell a pu voir dans le cristal et obtenir des révélations au sujet du sort et de la situation de son mari disparu est M. Otto von Bourg.

Il peut se faire que tous mes lecteurs ne connaissent pas les difficultés toutes spéciales que nous avons rencontrées en faisant des investigations psychiques dans le but d'élucider ce mystère, sur lequel nous n'avions pas le moindre indice ; je vais donc exposer les faits tels quels.

Le mardi 20 décembre de l'année dernière, M. Percy Foxwell, agent de change, demeurant à Thames Ditton, quitta son domicile, bien portant de corps et d'esprit, comme d'habitude, pour se rendre à son bureau dans la Cité. En quittant sa femme il lui dit qu'il avait l'intention d'aller, dans l'après-midi, voir sa mère malade qui demeure dans le nord de Londres.

Avant la tombée de la nuit, Mme Foxwell reçut un télégramme expédié à Finsbury Park ; son mari la pria de ne pas l'attendre à dîner parce qu'il ne pourrait rentrer que plus tard. A partir de ce moment on ne sut plus

rien de lui jusqu'au jour où son cadavre fut trouvé flottant sur la Tamise, non loin de son domicile, le mardi 31 janvier.

Peu après sa disparition, la police en fut informée ; on fit des enquêtes minutieuses ; une forte récompense fut promise à qui découvrirait son cadavre ; mais tous les efforts furent vains.

Je vais maintenant donner les détails que m'a fournis Mme Foxwell elle-même.

Cette nuit fatale du 20 décembre, le temps fut exceptionnellement mauvais. Mme Foxwell attendit son mari jusqu'à deux heures du matin, puis elle se coucha. Elle n'éprouvait pas autrement d'inquiétude ; elle supposait que la mère de son mari s'étant sentie plus mal, celui-ci avait passé la nuit auprès d'elle. Mais quand la journée tout entière du lendemain eût passé sans que son mari eût donné signe de vie, son inquiétude devint grande ; d'autant plus qu'ayant envoyé un télégramme à sa belle-mère, celle-ci lui répondit que son fils l'avait quittée de bonne heure le soir précédent.

Je vais maintenant rapporter un fait étrange dont l'importance et la signification n'échapperont à personne.

La mère de M. Foxwell est, paraît-il, très dangereusement malade et souffre d'une affection aiguë du cœur. Quant M. Foxwell se leva pour lui dire au revoir, il promit de revenir bientôt et fixa le jour ; en présence des autres membres de la famille, sa mère lui dit alors : « Oh ! Percy, fais bien attention ; j'ai comme un pressentiment qu'il va t'arriver quelque chose cette nuit. »

Il se retira presque aussitôt après et c'est alors, selon toute apparence, qu'il se rendit au bureau télégraphique de Pinsbury Park pour expédier le télégramme dont nous avons parlé, télégramme qui, après vérification, a été reconnu de son écriture. A partir de ce moment on perd ses traces.

La terrible incertitude des semaines qui suivirent, les alternatives de crainte et d'espérance, imposèrent à la pauvre femme un indicible martyre. Quand elle vit que les méthodes ordinaires d'enquête ne lui donnaient pas le plus petit indice, elle résolut, en désespoir de cause, d'essayer de pénétrer le mystère en s'adressant à des médiums spirites.

Elle en consulta plusieurs, mais sans succès. A la fin elle vint voir M. Von Bourg et eut une séance avec lui, Conduit-Street 54, le 5 janvier, à 3 heures de l'après-midi.

Non seulement il lui donna de nombreux détails exacts et lui fit des révélations très précises, mais encore, grâce à ses pouvoirs psychiques exceptionnels, il la rendit capable de voir dans un cristal d'abord la forme de son mari vivant, ensuite le cadavre de celui-ci gisant au fond de l'eau, entouré de choses qui lui semblaient familières. Cette vision dans le cristal est d'autant plus remarquable que Mme Foxwell est tout à fait étrangère aux recher-

ches spirites et qu'en temps ordinaire elle n'est pas le moins du monde douée de double vue.

Cette entrevue l'impressionna beaucoup et elle insista vivement auprès de M. Von Bourg pour qu'il vint chez elle, espérant pouvoir obtenir plus de révélations encore dans le milieu où son mari avait vécu. On eut quelque difficulté à s'entendre pour le jour à cause des engagements déjà pris par M. Von Bourg ; mais à la fin on convint d'un jour et c'est à ce moment que commencent mes observations personnelles.

Le lundi matin, 28 janvier, je recevais une lettre du Dr X... (auquel j'ai déjà fait allusion), me demandant si M. Knowles et moi nous n'aimerions pas à accompagner dans l'après-midi M. Von Bourg à une séance où devaient se poursuivre des investigations au sujet de la disparition de M. Foxwell, dans la maison de celui-ci.

J'allai aussitôt voir le docteur, nous nous entendîmes pour le soir et, le moment venu, nous partîmes tous ensemble. Nous trouvâmes la maison, non sans peine, ce qui nous retarda un peu ; quand nous arrivâmes, Mme Foxwell commençait à s'inquiéter sérieusement, croyant que nous n'allions pas venir.

À peine entrés dans le salon, nous nous sentîmes l'âme comme oppressée et M. Knowles se plaignit d'une douleur intense à la tempe gauche ; j'appris plus tard que cette même douleur avait été ressentie également par M. Von Bourg.

Nous nous assîmes tous autour d'une petite table et une petite lampe fut placée dans le coin le plus éloigné de la pièce. Le cercle, qui était exceptionnellement puissant, se composait de Mme Foxwell, Mme P..., le Dr X..., M. Von Bourg, M. Knowles et moi.

Presque aussitôt des coups énergiques se firent entendre, et l'esprit-guide de M. Knowles, un ex-Maori, l'agitait à tel point dans son impatience d'arriver à établir son contrôle sur son médium, que nous jugeâmes bon de le permettre tout de suite. Ce Maori était dans une excitation telle qu'il pouvait à peine articuler les mots ; il s'adressa à Mme Foxwell et lui fit la description détaillée d'une forme humaine qui se tenait auprès d'elle ; il décrivit minutieusement son attitude, ses vêtements et une montre que cet esprit présentait avec insistance et sur laquelle son nom était écrit.

Mme Foxwell nous dit que cette description répondait point par point à celle de son mari et que celui-ci avait, en effet, une montre portant son nom écrit.

C'est par cette montre (cadeau fait au défunt, ainsi qu'on l'apprit plus tard, par M. Ferguson) que le cadavre fut identifié quand on le trouva flottant sur la Tamise, le mardi 31 janvier.

Le Maori, que M. Knowles et moi avons mis à l'épreuve en mainte cir-

constance et que nous avons toujours trouvé sincère et digne de foi, nous affirma péremptoirement que cet homme était maintenant dans le monde des esprits et que son cadavre gisait au fond de l'eau.

L'esprit ainsi décrit s'éloigna de Mme Foxwell et se plaça derrière M. Von Bourg, s'efforçant d'établir son contrôle sur lui, mais il ne réussit qu'à moitié; tous ses efforts pour parler n'aboutirent qu'à une sorte de râle. Cependant il ne cessa d'élever la main gauche du médium et de répéter doucement : *chut...*, *chut...* Durant toute la séance on sentit comme un désir constant de donner une sensation d'étouffement. Toutefois, il put écrire quelque peu et nous dit que son corps gisait au fond de l'eau, à peu près à un mille de la maison, non pas dans la Tamise, mais dans un petit affluent non loin du bord du fleuve; qu'il y avait du gazon sur les rives et qu'un arbre s'inclinait juste au-dessus du point où gisait son corps. Aidé par les esprits nos amis, il projeta une image mentale du lieu sur le cerveau des médiums. Il ajouta que son chapeau et son parapluie avaient été enlevés et le Maori dit en outre que le corps semblait maintenu au fond de l'eau par quelque chose.

Cet esprit nous fit l'effet d'être très désireux que son cadavre fût découvert; établissant son contrôle sur M. Von Bourg, il se dressa et indiqua la direction du lieu où il prétendait que son cadavre gisait dans l'eau; la suite prouva que c'était la vérité.

Il parut beaucoup plus tranquille quand nous lui promîmes de rechercher son corps; il nous promit de nous guider.

Nous terminâmes peu après la séance et nous revînmes en ville, après avoir fixé un nouveau rendez-vous pour le mercredi, 30 janvier, de bonne heure dans l'après-midi. Cette séance nous laissait tous *entièrement convaincus* que *M. Foxwell n'était plus de ce monde*; d'après ce qu'il nous avait dit lui-même, nous pensions que sa mort n'était pas due à un accident; il affirmait être revenu à Thames Ditton le soir fatal. En même temps nous avions l'impression que le vol n'avait pas été le mobile du crime.

Le mercredi 30 janvier nous retournâmes tous à Thames Ditton; en plus il y avait mon fils et M. Robert King que le jour précédent (qui était mon jour de réception) j'avais vivement intéressé en lui faisant un bref compte rendu de nos expériences. Ce même jour j'exprimai devant plusieurs amis ce qui était notre conviction.

Nous arrivâmes chez Mme Foxwell de bonne heure dans l'après-midi; après avoir pris le thé, nous fîmes l'obscurité dans le salon et nous nous assîmes tous autour d'une table, mon fils excepté, qui demeura assis tout près, mais hors du cercle.

Tous les médiums se plaignirent d'une vive douleur à la tempe gauche; la forme humaine fut de nouveau aperçue derrière Mme Foxwell; M. King la

décrivit et entendit le nom de Georges répété plusieurs fois. Nous apprîmes que c'était le nom d'un ami très intime de M. Foxwell ; cet ami, maintenant décédé, connaissait très à fond, au dire de Mme Foxwell, les affaires privées les plus intimes de son mari.

L'image du lieu où gisait le cadavre fut de nouveau projetée et tous les médiums la virent avec les mêmes détails. Ensuite, après de nombreux coups, provenant d'individualités distinctes et indiquant que plusieurs esprits de nos amis étaient présents et nous venaient en aide, le Maori établit son contrôle sur M. Knowles et nous dit que si nous voulions sortir, on nous conduirait à l'endroit où le cadavre avait été jeté dans l'eau. Il décrivit ensuite diverses breloques attachées à la chaîne de la montre que l'esprit présentait toujours ; Mme Foxwell témoigna d'une vive surprise en reconnaissant de petits cadeaux qu'elle-même avait faits à son mari.

Alors l'esprit commença à écrire par l'intermédiaire de M. Von Bourg rapidement et pendant un certain temps ; il nous sembla beaucoup plus conscient que le lundi précédent. Il se mit à dessiner un plan du chemin que nous devions suivre ; puis suivirent des instructions écrites : « Sortez de la maison, tournez à gauche, passez la station, puis une auberge, etc ». Toutes ces communications écrites sont en la possession du Dr X.

Quand nous eûmes les informations nécessaires, tous nous nous levâmes pour partir, tremblants d'impatience et sous l'influence d'une tension nerveuse impossible à décrire. Nous suivîmes les indications données jusqu'à la station ; mais arrivés là, à un carrefour de divers sentiers, nous hésitâmes sur celui qu'il fallait prendre ; alors je proposai aux médiums de revenir sous la voûte et de se remettre en communication directe avec l'esprit, ce qui fut fait avec succès ; l'esprit lui-même nous indiqua exactement le chemin que nous avions à suivre.

Je ne dois pas oublier de mentionner qu'en cet endroit tous les médiums se montrèrent grandement affectés ; l'esprit leur donna l'impression que c'était en cet endroit précis qu'il avait été frappé à la tête.

Nous descendîmes une sorte d'allée étroite, bordée de palissades en bois et nous contournâmes une maison particulière qui était sur notre droite. Là M. Von Bourg put entendre distinctement le « chut... chut... » répété à maintes reprises.

Nous entrâmes dans un champ découvert et, fait surprenant, il y avait bien une auberge dans cet endroit, où personne ne se serait attendu à en rencontrer. Juste en face il y avait une large dépression, évidemment un étang desséché : Mme Foxwell s'en montra extrêmement surprise, car il n'arrive pour ainsi dire jamais, dit-elle, que l'étang se dessèche ; ici encore les médiums nous parurent très troublés.

Nous traversâmes plusieurs champs l'un après l'autre, nous sautâmes

une barrière ; quand nous arrivâmes entre deux barrières une scène très singulière fut représentée par l'esprit qui gouvernait l'organisme de M. Von Bourg ; M. Knowles dut soutenir celui-ci, sans quoi il serait tombé à terre sans connaissance. Après un moment d'arrêt, cependant, nous comprîmes que nous devons encore traverser la barrière suivante ; M. Von Bourg et M. Knowles qui marchaient ensemble pouvaient voir distinctement l'esprit juste en face d'eux et leur montrant la direction. Après être revenus pour quelque temps sur la grande route, nous arrivâmes à un étang situé à la droite de cette route, au-delà de quelques constructions. Ici la surexcitation des médiums devint très grande ; ils voulaient à toute force escalader la clôture en fil de fer barbelé et sauter de l'autre côté ; ils s'arrêtèrent quelques instants auprès de cette clôture, puis enfin ils abandonnèrent leur premier dessein et nous recommençâmes à avancer.

Quelques instants après nous parvînmes à un champ situé à gauche, traversé par un ruisseau profond. Tous les médiums furent comme attirés par cette eau et ils s'écrièrent tous ensemble. « Voilà bien ce que nous avons vu ! »

Ils escaladèrent la clôture et marchèrent le long de la rive gazonnée, jusqu'à un certain endroit ; l'esprit affirma positivement, nos esprits guides ainsi que tous les médiums confirmèrent que c'était bien là l'endroit précis où le corps de M. Foxwell avait été jeté dans l'eau.

Cependant la nuit était tombée et nous étions si fatigués que nous nous sentîmes incapables de tenter quoi que ce soit de plus cette nuit-là. Nous revînmes donc chez Mme Foxwell par un chemin plus court ; après nous être reposés et avoir mangé quelque peu, nous décidâmes d'avoir une nouvelle séance.

Par l'intermédiaire de M. Von Bourg et par l'écriture nous obtînmes beaucoup d'autres informations que je n'ai pas le droit de publier pour le moment. Nous continuons nos investigations et sous peu j'espère écrire un second rapport.

Nous étions tous complètement épuisés ; M. Von Bourg et M. King étaient sur le point de tomber d'épuisement ; nous quittâmes donc Mme Foxwell après lui avoir fait promettre de faire sonder le lendemain l'endroit en question, qu'elle appelait le *Mole*. Comme nous prenions congé d'elle, elle nous dit à tous : « Vous m'excuserez, mais que mon mari soit mort noyé et que son cadavre gise là-bas, cela me paraît si invraisemblable que je ne puis le croire. Mais si la vérité de tout cela est enfin prouvée, je donnerai à tout ce que vous avez vu et entendu la plus grande publicité possible. »

Le lendemain mardi, 31 janvier, on se disposa à faire des recherches dans l'eau ; Mme Foxwell alla en personne désigner l'endroit précis. Les hommes sondaient avec leurs perches depuis quelques instants sans succès, quand

le cadavre d'un homme fut aperçu par un batelier du nom de Tovey, flottant sur la Tamise, un peu au-dessous du lieu indiqué, tout près de l'endroit où le Mole s'unit à la Tamise.

Le cadavre fut reconnu pour être celui de M. Foxwell grâce à la montre sur laquelle aux séances il avait appelé notre attention avec tant d'insistance; notre conviction que le vol n'avait rien à voir avec la présence dans l'eau du cadavre de M. Foxwell a été confirmée par le fait qu'on a retrouvé sur lui ses bagues, sa montre, son argent et ses chèques; quant à son chapeau et à son parapluie on ne les a pas retrouvés.

Le cadavre était vêtu exactement comme les divers médiums nous l'avaient dit; en dehors de la montre, on put encore aisément l'identifier par certaines marques particulières qu'il avait sur les dents. Les gants étaient encore aux mains crispées. A cause de cette immersion de six semaines, la chair était dans un état tel qu'il fut impossible de vérifier si le côté gauche de la tête était ou non contusionné; toutefois l'un des médecins remarqua une légère dépression de ce côté-là et attira l'attention sur ce fait à l'autopsie qui eut lieu le 5 février. Il est aussi intéressant de remarquer que normalement un cadavre ne restera jamais six semaines dans l'eau sans revenir à la surface. Ce retour à la surface a lieu, si je ne me trompe, dans la quinzaine; et, bien que je veuille ici rapporter des faits et laisser de côté les théories, il n'est pas sans importance de faire remarquer que la découverte du cadavre a eu lieu peu après qu'on eut agité les eaux du Mole; insistons aussi sur ce fait que nous fûmes conduits pas à pas à cet endroit, alors que tout tendait à faire croire que M. Foxwell avait disparu à Londres même.

Avant de conclure le rapport de ce que je puis dire pour le moment, je voudrais mentionner une autre prévision obtenue par l'intermédiaire de M. Von Bourg peu après la Noël. Un soir, comme le mystère de cette disparition l'intriguait, il essaya d'obtenir quelques impressions au sujet du disparu. Ces impressions, il les écrivit sur une carte postale qu'il data et expédia au D^r X...; on m'a montré cette carte; il y a là une prévision de la tragédie, dont l'exactitude a été démontrée par la découverte du cadavre de M. Foxwell sur la Tamise.

Dans beaucoup des journaux quotidiens on a donné des rapports inexacts de ces investigations psychiques; or je prétends qu'en ces matières on ne saurait exagérer l'exactitude et la précision des détails. D'autre part il n'est que juste de rapporter avec une parfaite impartialité les preuves et les révélations obtenues grâce aux remarquables pouvoirs psychiques de M. Von Bourg.

(A suivre)

EFFIE BATHE.

15 Ashchurch Terrace Shepherd's Bush. London.

LES VOIX DU TOMBEAU

Le Voile magique

Comme une fine toile, invisible à nos sens,
 Le monde des esprits et des Larves honteuses,
 Peuplant souvent nos nuits de visions menteuses,
 Enveloppe nos corps de ses plis caressants.
 Ce voile merveilleux est de subtile trame,
 Car le Rêve le tisse avec son doigt léger ;
 L'Espérance l'atteint de son vol passager,
 Et la lumière y joue avec toute la gamme
 Des sept couleurs de l'arc de la déesse Iris.
 La robe de la nuit, d'étoiles parsemée,
 Est moins belle à nos yeux, de nos cœurs moins aimée
 Que le voile sacré de l'éternelle Isis.
 Et l'étoffe aux fils d'or de la robe mystique
 Nous frôle doucement, comme fait une main
 Qui, nous ouvrant les cieux, nous montre le chemin
 D'un paradis astral à la flore extatique.
 Aussi, nous nous laissons sans murmure presser
 Par l'invisible main qui nous vient du mystère,
 Tant que, tristes dormeurs du sommeil de la terre,
 La voix de l'au-delà chante pour nous bercer.

JULIEN LARROCHE

Paris, novembre 1901.

Une note de la rédaction, à propos de la réponse de M. Segundo Oliver au Dr Bérillon, n'ayant pu trouver sa place dans ce numéro, comme plusieurs autres articles du reste, ce que nous regrettons, cette note, qui débutait ainsi, sera insérée dans le numéro de janvier :

« Dans la *Revue* de novembre dernier, nous avons donné place, après quelques hésitations, à une réponse, ou plutôt à la première partie d'une réponse du médium *Segundo Oliver*, de Barcelone au Dr Bérillon. Le ton véhément de cet article, qui contraste avec la mansuétude traditionnelle de la *Revue*, a dû surprendre plus d'un spirite français. L'attaque lourde et peu mesurée, il est vrai et il est juste de le remarquer, justifiait assez cette rude riposte ; mais nous pensons que son auteur, que nous avons du reste en grande estime, s'est quelque peu exagéré ce que nous appelons, en termes parlementaires, la valeur ou la portée de l'incident.

La manière de voir ou de sentir est évidemment affaire de climat. Nous autres, gens du Nord, de tempérament naturellement plus contenu et plus froid, nous avons l'habitude de ne donner aux coups de boutoir ou aux ruades, qu'on prétend nous décerner, que juste l'importance qu'ils méritent.

M. Bérillon ne passe pas pour une autorité dans la science. Ce n'est pas un Charcot. Il n'a pas parlé, et pour cause, devant l'Institut, ni en son nom, et nous avons la bonhomie de penser que le retentissement de ses paroles, nous voulons dire de ses invectives, a duré tout au plus ce que durent les meilleures choses : — l'espace d'un *Matin* — pas davantage. »

(A suivre).

La Famille Hernadec

(Suite)

Je me trouvais dans ce « Kama-Loka » dont nous parlent les Orientaux, ce Purgatoire de la théologie scolastique, cet « Hadès » des poètes grecs, cette localité astrale, enfin, sans limites ni frontières, que peuplent, tout comme notre monde terrestre auquel elle ressemble étonnamment, des entités de types très divers, intelligents ou stupides, bons ou mauvais, spirituels ou grossiers, aussi différents les uns des autres que « le brin d'herbe l'est du tigre ou que le tigre l'est de l'être humain ».

Ce monde étrange et le nôtre sont enlacés, se pénétrant l'un l'autre, mais sont néanmoins séparés, en ce sens que leurs substances matérielles diffèrent de tous points et qu'ils coexistent sans avoir connaissance l'un de l'autre ; si bien que ce n'est que dans des circonstances toutes spéciales, que les habitants de ces deux mondes peuvent avoir conscience de leurs existences parallèles. C'est aux dispositions mentales des humains désincarnés que se rattachent le plus souvent ces circonstances particulières. Certains d'entre eux qu'animaient de leur vivant de violentes convoitises charnelles et qui en sont encore « brûlés » dans l'enfer temporaire qu'ils habitent, se sentent attirés par les éléments passionnels que possèdent également certains habitants de la terre et cherchent à s'allier à ces derniers par la combinaison de leurs fluides, afin de pouvoir, avec leur aide, assister à des scènes dont ils regrettent les voluptés grossières, mais auxquelles ils ne peuvent plus participer directement par suite de la perte de leur corps physique. Ces esprits qu'alourdit cette matérialité demeurent des années, parfois des siècles, dans le Kama-Loka où s'exaspèrent leurs désirs impuissants. Ce sont ceux-là qui, entourant et sollicitant les médiums et les sensitifs de nature inférieure, essaient de s'en servir pour assouvir encore leurs appétits insatiables, et c'est parmi ces êtres élémentaires que se recrutait, aux siècles grossiers du moyen âge, cette ténébreuse armée de Pisachas, d'Incubes, et de Succubes, tous ces vampires psychiques qui, après avoir poussé leurs victimes à commettre toutes sortes de crimes, étaient finalement emportés par leurs impulsions de luxure, de gloutonnerie ou de cupidité, en d'autres lieux où doivent recommencer leurs épreuves et s'effectuer leur lente purification.

Je ne fis que traverser ces régions étranges où je vis errer en foules innombrables tant d'humains désincarnés.

Après quoi, je me trouvai subitement transporté dans une région lumineuse où je me suis vu entouré de parents, d'amis oubliés mais bien vite reconnus qui, tous, étaient venus me recevoir au seuil du monde nouveau dont j'étais désormais l'hôte ébloui, émerveillé.

C'est le paradis des Orientaux qui le désignent sous le nom sanscrit de « Devakhan ».

Paradis en effet que ce ciel où l'on se sent flotter dans une atmosphère de bonheur indescriptible. C'est au sein de cette strate sidérale où resplendit une lumière divine, qu'entourée de matière éthérée, l'âme toute vibrante d'une intense activité mentale voit rayonner pour ainsi dire et prendre corps toutes les hautes pensées qu'elle avait à peine pu formuler sur la terre. Amour pur, incessante sollicitude pour le bonheur des humanités, rayonnement du *Soi* vers toutes les entités du dehors, fraternités que rien ne décourage, dévouements que rien n'épuise... Autant de fleurs merveilleuses qui s'épanouissent et fructifient là-haut dans la plénitude de leurs virtualités.

Dans ce lieu de repos où s'efface tout souvenir des épreuves de la vie terrestre, l'âme se sent bercée sur les ondes symboliques du Léthé, cet ineffable « Fleuve de l'oubli » dont nous parlent les anciens poètes. Au sein de cette oasis céleste, elle sent qu'elle se trouve dans son milieu normal de purification, de progression ininterrompue, phase d'évolution préparatoire où elle retrempe ses forces et se forge des armes pour les luttes de l'avenir, car ce qui est désir et aspiration dans une vie devient faculté dans une autre, ce qui est volonté d'accomplir devient pouvoir d'exécution.

Dans ce Dévakhan, qui n'est en quelque sorte que la « continuation sublimée » de l'existence de la terre — ce sont les Maîtres eux-mêmes qui le définissent de la sorte — aucune solution de continuité ne vient troubler le cours de l'évolution de cette âme voyageuse, de ce « pèlerin éternel » qui, au travers de toute épreuve, chemine sur la route royale qui le mène à sa divinité. Il s'y assimile ses expériences passées dont il apprécie les tentatives, les efforts heureux ou malheureux et dont il constate les pertes et les bénéfices. Il y apprend que les aspirations les plus élevées de son existence terrestre doivent désormais former la trame de sa nouvelle vie, où se transformeront en réalités vivantes, les rêves inconscients mais prophétiques de son passé.

Aussi, avec quelle douce confiance il s'abandonne aux pures félicités de ce « pays des dieux » que lui ont préparées ces dieux eux-mêmes, dans la famille desquels il vient d'entrer, lui, le nouveau frère glorifié, victorieux de la matière et déjà mis en relation intime avec la grande Âme universelle. Bien loin d'être isolé, séparé du monde psychique dans lequel il a vécu jusqu'alors, il se sent rattaché à sa famille terrestre de parents, d'amis, de frères selon le cœur dont le tendre souvenir l'accompagne dans l'invisible région qu'il habite. Par suite d'une sorte de sensation illusoire, peut-être, en un certain sens, mais néanmoins d'une intensité plus puissante que celle que possèdent nos prétendues réalités d'ici-bas, il se voit entouré de

l'image vivante de tous les bien-aimés qu'il a laissés sur la terre des douleurs, et l'amour qu'il éprouve pour eux, cet amour sublimé — qui n'est ici-bas que l'efflorescence fragile et passagère de nos cœurs, ou de nos sens — irradie dans l'au-delà avec une telle énergie, y acquiert une telle virtualité magique, ce semble, pour ne pas dire divine, qu'il réagit sur le plan terrestre où il entoure les vivants d'effluves protecteurs et d'une sorte d'atmosphère bénie que ne limite nullement l'espace, pas plus que ne les atténue le temps, dans son incommensurable durée.

Et c'est pour cela, nous disent les Adeptes, qu'au cours des siècles devakhaniques, en ce monde de transfigurations glorieuses, se retrouvent, tôt ou tard, toutes les âmes sœurs, que se réalisent toutes les amours ébauchées sur la terre, que se sèchent toutes les larmes, que s'absorbent tous les cycles de souffrances, souffrances épuratrices, régénératrices qui, pour aussi longues et répétées qu'elles soient, nous assurent, dans un plan plus élevé, plus éthéré encore — appelé « Nirvana » — le bénéfice des rétributions de l'indéfectible Justice et de l'inépuisable Amour.

Voilà le monde qui vous attend. Dites-le, prêchez-le à vos frères en humanité, afin qu'ils soient bien convaincus que tout ce que pourrait rêver l'imagination la plus audacieuse serait bien pâle encore auprès des prodigieuses réalités que nous réserve le monde invisible.

Au surplus, les temps s'accomplissent et l'Evolution en marche réclame impérieusement la solution de certains problèmes. L'humanité défaille et se meurt dans la désespérance de l'heure tragique qui, en ce moment, sonne à l'horloge des siècles. « Ici, dit l'un des Adeptes de la Doctrine secrète, nous voyons l'ignorance et la superstition tenter un suprême effort pour enliser leurs victimes dans le cloaque des traditions séculaires; là, le vampirisme des forts suce le sang, absorbe l'or et la vie des faibles qui se débattent sous l'étreinte.

Ailleurs, la science matérialiste, hésitante, impuissante, se bute au fond de l'impasse que lui barre l'Inconnu. Les philosophes s'arrêtent et piétinent sur les neiges de leur glacier intellectuel. Les religions étouffent sous la dalle funéraire qu'a renversée sur elles la « lettre qui tue ». Plus que jamais, il faut une raison à la morale, un guide à la raison, un fil d'Ariane à la philosophie, une lumière aux religions et l'amour partout, dans ce monde grossier qu'enivre la matière, qu'affole la haine et que l'égoïsme dévore. »

Il faut donc que s'allume l'aurore du jour attendu, et vous allez être les témoins des signes avant-coureurs d'une nouvelle phase de l'évolution terrestre.

Du sein des ruines du vieux monde qui se lézarde, craque et va s'écrouler au milieu des folies de toutes ses passions déchaînées, surgissent lentement les colonnes de l'édifice de l'avenir. L'esprit s'impose irrésistiblement et

maîtrise la matière frémissante. Dans les ténèbres brillent çà et là les feux isolés des veilleurs, des précurseurs, des révélateurs annoncés. Les sentinelles de nuit se crient d'une tour à l'autre du vieil édifice : voici l'aube qui déjà rougit l'horizon !

Le xx^e siècle ne passera pas sans qu'un nouvel instructeur ne vienne, avec ses futurs apôtres, compléter l'œuvre ébauchée par les anciennes alliances. Comme au judaïsme a succédé le christianisme, à celui-ci, déjà vieux et défiguré par les sacerdoces, succèdera une révélation appropriée aux besoins nouveaux de l'humanité qui trébuche dans l'affolement de son inconscience.

Il vous sera donné un nouvel Evangile dont le spiritualisme moderne a déjà signalé au monde quelques-unes des vérités fondamentales.

La mort vaincue, la vie triomphante, l'évolution de l'âme et sa purification graduelle, la conquête lente mais patiente, parce qu'elle est assurée, d'une immortalité divine — telles sont les vérités que répètent et confirment toutes les voix de la terre et du ciel.

Plus d'obscurité dans la sphère où se meut l'humanité. Le problème de ses destinées futures contre l'inconnue duquel sont venues se heurter, dans l'angoisse et les sanglots, tant de générations affolées, ce problème est sur le point d'être définitivement résolu.

En dépit des iniquités monstrueuses qui déshonorent les dernières années de ce xix^e siècle, si glorieux d'autre part, l'on sent courir dans l'âme des peuples comme un frémissement de pitié pour les martyrs de l'antique bestialité humaine. Un cri d'horreur a fait hésiter les bourreaux. Le fauve odieux et féroce qui, depuis les vieux âges, est demeuré tapi au plus profond des entrailles de l'homme, se sentant traqué de toutes parts, frissonne de stupeur et d'épouvante. Il se croyait inexpugnable dans le repaire qu'il s'y était creusé ; mais voici que des sentiments inconnus jusqu'à ce jour font palpiter ces entrailles demeurées si longtemps impassibles. Devant l'effroyable mare de sang qui couvre la moitié de votre globe, des protestations indignées se sont élevées de tous côtés. L'on n'entend plus parler que de bonté, de fraternité, de solidarité, mots tant de fois et si dédaigneusement conspués.

Et n'est-ce point justice en vérité ? Ne semble-t-il pas impossible qu'après avoir recueilli tant de témoignages, entendu tant de sanglots, vu couler tant de larmes et tant de sang, l'humanité moderne puisse sentir sa conscience tranquille, tant qu'elle n'aura pas pris, vis-à-vis d'elle-même, l'engagement solennel de lutter par tous les moyens dont elle dispose et dont elle est tenue d'augmenter le nombre et l'efficacité, pour se racheter de ses crimes et désavouer ses séculaires erreurs ?

Cette solidarité que l'on invoque ne peut pas demeurer plus longtemps à l'état de lettre morte. Si déjà sont nés dans le cœur humain les nobles et

généreux sentiments de la famille et de la patrie, plus tard, y germeront ceux d'une fraternité plus large, ceux de l'amour universel. Le *Moi* dont l'égoïsme impérieux étouffe ou atrophie tout ce qui n'émane pas de lui et ne converge pas vers lui, s'atténuera, reprendra peu à peu son rang dans la hiérarchie des facultés effectives, jusqu'à ce que l'homme, enfin conscient de ses devoirs, comprenne qu'il n'est pas un cri de douleur sur la terre qui ne doive trouver un écho dans toutes les poitrines humaines ; pas une joie, pas un sourire qui ne doivent faire tressaillir le cœur de chacun, puisque tous, éternellement liés par l'infrangible chaîne des existences associées, doivent concourir à un même but, l'*évolution universelle*, par l'application d'une même règle : la justice et sous l'injonction d'un même devoir : le sacrifice du moi égoïste.

N'oubliez pas que la grande Loi des rétributions ne s'applique pas seulement à tous les hommes, mais encore à toutes les nations de la terre. Une indissoluble attache les relie les unes aux autres, toutes tributaires, qu'elles le sachent ou non, de l'inexorable nécessité de la souffrance collective.

Ce n'est pas d'une manière isolée que s'effectue le bien ou que s'accomplit le mal. Personne ne bénéficie, ni ne souffre seul des conséquences de ce bien et de ce mal. Du sang versé sur un point quelconque du globe s'élève une vapeur maudite qui empoisonne l'atmosphère morale, met en branle toutes sortes de Forces occultes qui troublent les consciences, affolent les cerveaux et font palpiter les poitrines. Aussi est-ce par la fraternité universelle, seule, c'est-à-dire par l'équilibre et l'harmonie qu'elle établirait dans le monde physique, aussi bien que dans le monde moral, que pourrait se fondre ou tout au moins s'amoinrir, dans un partage équitable, chacune des souffrances individuelles, si lourdes pour ceux qui en supportent isolément le poids.

Le moment est donc venu de prêcher l'amour et la concorde à ces hommes qu'affolent leurs vieux cauchemars de haine et de cruautés. Plus que jamais, attellez-vous à cette tâche sainte.

La paix entre les peuples, la pitié pour les faibles, la justice pour les déshérités — voilà le programme qui s'impose à l'activité des nouveaux apôtres du *xx^e* siècle.

Et pour ce qui vous concerne personnellement, marchez, montez sans défaillances.

Vous connaissez la noble et fière devise que votre père avait fait graver sur son cachet :

Dans un ciel pur, par-dessus les plus hautes cimes d'une chaîne de montagnes, un aigle, à grands coups d'ailes, s'élance vers le soleil — avec, dans l'exergue, cette inscription latine :

Crescit eundo.

« C'est en montant qu'il accroît et renouvelle ses forces. »

Que cette devise soit aussi la vôtre.

Je vous dis adieu, mais je ne vous quitte point. — Adieu... jusqu'au jour du revoir ! »

ED. GRIMARD.

FIN

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLIV^e VOLUME

ANNÉE 1901

- Janvier.** — A nos correspondants, par P.-G. Leymarie, p. 1. — Tout est substance, vie et amour, par P.-G. Leymarie, p. 2. — Phénomène remarquable de psychographie, par le prof. Moutonnier, p. 13. — Visions de Mme de Ferriem, par J. de Kronhelm, p. 17. — Petite encyclopédie synthétique des sciences occultes, par E. Bosc, p. 19. — Recherches sur l'identité des Esprits, par Julien Larroche, p. 26. — Le Roi J. Murat évoque Saliceti, p. 28. — Psychographie, par le Dr Dusart, p. 29. — Le pasteur Bevers-luis au congrès spirite de Paris, p. 35. — M. Léon Denis, p. 39. — Fédération spirite argentine, par Cosme Marino, p. 42. — La famille Hernadec, par E. Grimard, p. 43. — Entretiens avec trois dualités de l'espace, p. 51. — Chez Mlle Demarez, p. 54. — Nécrologie : MM. Victor Biazot; François Vincent; A. Verrieux, p. 56. — Explication demandée, p. 57. — Triple personnalité, par G. Béra, p. 58. — A ceux qui souffrent, par P.-G. Leymarie, p. 62. — Bibliographie : Des Indes à la planète Mars. — Dictionnaire encyclopédique universel illustré, p. 63. — Revue des revues, p. 64.
- Février.** — Tout est substance, vie et amour, par P.-G. Leymarie, p. 65. — Le précurseur, par Ed. Grimard, p. 72. — La médiumnité de M. Desmoulins, par G. Béra, p. 81. — Mme Corner à Glasgow, par G. Béra, p. 84. — La prière de Frédéric II de Prusse, par J. de Kronhelm, p. 85. — Petite encyclopédie des sciences occultes, par E. Bosc, p. 86. — Hommage au fondateur du Familistère, par P. M. Colin, p. 93. — Théorie de la réincarnation, par G. Moutonnier, p. 96. — Le spiritualisme moderne, par Léon Denis, p. 100. — Psychographie, par le Dr Dusart, p. 104. — Nécrologie : François Vincent; Marius Decresse, p. 110. — La famille Hernadec, par Ed. Grimard, p. 113. — Entretiens avec trois dualités de l'espace, p. 121. — La science et les travaux de la ménagère, par P.-G. Leymarie, p. 125. — Revue des revues, p. 128.
- Mars.** — Un précurseur, vision rétrospective, par Ed. Grimard, p. 129. — Réponse de M. Léon Denis à M. Aubin, par L. Denis, p. 135. — Psychographie, par le Dr Dusart, p. 139. — Entretiens avec trois dualités de l'espace, p. 145. — Petite encyclopédie synthétique des sciences occultes, par E. Bosc, p. 149. — A nos lecteurs, par E. Bosc, p. 156. — Cercle des recherches psychiques de Saint-Petersbourg, par J. de Kronhelm, p. 157. — Les visions de Mme de Ferriem (suite), par J. de Kronhelm, p. 159. — Les sentiments, la musique, le geste, par Erich Bohn, p. 160. — Un médium anglais à Paris, par le comte d'Alain, p. 168. — Photographie spirite de M. J. Loubris, par P.-G. Leymarie, p. 173. — Opinions de Sir Russel Wallace, par G. Béra, p. 175. — La superstition en Bretagne, par Blanche Sari-Flégier, p. 177. — La famille Hernadec, par Ed. Grimard, p. 182. — Hélène Mainardi, par P.-G. Leymarie, p. 190. — Le Mouvement psychique, nouvelle revue, le directeur J. Brieu, p. 192. — Nécrologie : Henri Gillard, p. 192.
- Avril.** — Jésus et l'ère de la science, par J. Strada, p. 193. — Un médium princier au XVIII^e siècle, par G. Béra, p. 202. — Revue bibliographique de l'étranger, par G. Béra, p. 204. — Une frontière contestée, par Moulins, p. 209. — Vie ésotérique de Jésus de Nazareth, par E. Bosc, p. 214. — Psychographie, p. 220. — Les dessins médianimiques de M. Desmoulins, par M. Leymarie, p. 227. — Esotérisme et Spiritualisme, par J. Brieu, p. 228. — Médium précoce, p. 230. — Une apparition, p. 230. — Identité des esprits, par J. de Kronhelm, p. 231. — Prédications de Roger Bacon, par J. de Kronhelm, p. 232. — Apparition d'un prêtre qui veut se libérer, p. 233. — La guerre, par E. Bosc, p. 234. — Phénomènes médianimiques à Litchenez, par J. Arié, p. 237. — Les plans de l'espace, p. 238. — Réformez-vous, par le groupe de Mme Perriquet, p. 240. — La famille Hernadec (suite), par Ed. Grimard, p. 241. — Avis aux sceptiques, par G. Béra, p. 248. — Bibliographie, par P.-G. Leymarie, p. 249. — Jésus-Christ, ses apôtres et ses disciples, par A. H., p. 250. — Nécrologie : W. H. Miers, Alexandre Delanne, général Henrion-Berthier, Charles Fritz, Jean Bouvéry, p. 252.
- Mai.** — Désincarnation de M. P.-G. Leymarie, p. 257. — Discours de MM. Beaudelot, P. Puvis, C. Chaigneau, D. A. Courmes et Auzanneau, p. 260. — Les origines et les grands faits du spiritisme en Amérique, par G. Béra, p. 271. — Réincarnation et science, par le prof. C. Moutonnier, p. 281. — Psychographie Oxon, par le Dr Dusart, p. 288. — De la personnalité de Jésus (2^e article), par E. Bosc, p. 293. — Le spiritisme, poésie, par Valabrégue, p. 297. — Réponse à la lettre de M. G. Béra, par Moutonnier, p. 299. — Réponse à la communication obtenue par M. Berthilliet, p. 301. — Les plans de l'espace, p. 304. — Petite encyclopédie synthétique des sciences occultes, par E. Bosc, p. 306. — La famille Hernadec (suite), par E. Grimard, p. 309. — Nécrologie : Mme A. Bossu, MM. Bouvéry, Violès et Bernard Hawers, p. 317.
- Juin.** — Apports et matérialisation en pleine lumière, par la princesse Karadja, p. 321. — Anna Rothe, le médium aux fleurs, par G. Béra, p. 328. — Psychographie, par le Dr Dusart, p. 336. — Dessins spirites de F. Desmoulins, par Jeanne Brémontier, p. 338. — Les plans de l'espace, p. 342. — Théorie de la réincarnation par le professeur Moutonnier, p. 344. — La secte Essénienne. — Jésus est-il Essénien, par E. Bosc, p. 348.

- La folie, par E. Bosc, p. 355. — Une preuve d'identité d'un esprit, p. 357. — Petite correspondance, par G. Béra, p. 360. — Fédération spirite algérienne. — Société d'hypnotisme à Londres, p. 363. — Désincarnation de M. Leymarie, p. 366. — Intelligence des animaux. — L'ami des bêtes, p. 372. — The Old Moores Almanachs, par J. de Kronhelm, p. 373. — La famille Hernadec, par Ed. Grimard, p. 374. — Autour des Indes, par G. B., p. 380. — Nécrologie : Ch. Fritz ; Mlle Augusta Flaschen, p. 382.
- Juillet.** — Les origines et les grands faits du spiritisme, par G. Béra, p. 385. — L'origine de l'esprit et la réincarnation, par F. Senillosa, p. 395. — Réhabilitation de Mme Anna Rothe, par G. Béra, p. 400. — Petite encyclopédie des sciences occultes (*suite*), par E. Bosc, p. 403. — Les plans de l'espace (*suite*), p. 408. — M. Leymarie, articles de journaux, correspondance, p. 411. — Visions de Mme de Ferriem (*suite*), par J. de Kronhelm, p. 413. — Une épisode de la vie d'Em. Swedenborg, par J. de Kronhelm, p. 415. — Conférence de M. Albin Valabrègue à Genève, p. 416. — Rénovation religieuse, par Ed. Grimard, p. 418. — L'aube du xx^e siècle, sonnet, par Larroche, p. 429. — La médiumnité, les expériences et les conclusions d'un médecin, p. 430. — Jésus-Christ, par de Renesse, p. 431. — La famille Hernadec (*suite*), par E. Grimard, p. 438. — Mon évolution spiritualiste, par Horion, p. 445. — Société spirite de Perrache à Lyon, p. 445. — Bulletin des sommaires, p. 446.
- Août.** — Les origines et les grands faits du spiritualisme en Amérique, par G. Béra, p. 449. — L'abolition de la guerre par la transformation des armées, par Algol, p. 460. — Psychographie, par A. Oxon (*suite*), par le Dr Dusart, p. 467. — Anna Rothe, par G. Béra, p. 473. — Extrait des séances expérimentales faites à Gènes avec Eusapia Paladino (*El Vessillo*), p. 477. — Une visite de Jésus chez Lazare, par Mme Bosc, p. 484. — Théorie de la réincarnation, par le prof. Moutonnier, p. 495. — Douleur, poésie, par Spero, p. 501. — Médiumnité de Mlle Henny von Heiden, par J. de Kronhelm, p. 506. — Description d'une sphère heureuse, par Aline Teissier, médium, p. 507. — Bibliothèque spiritualiste lyonnaise, p. 509. — L'hypnotisme en justice, par *Le Matin*, p. 510. — A la Société d'hypnologie et de psychologie, p. 510. — Avis bibliographique, p. 511. — La destinée, par d'Herdy, p. 511. — Bulletin des sommaires, p. 511.
- Septembre.** — Les origines et les grands faits du spiritualisme en Amérique, par G. Béra, p. 513. — Réincarnation, par le prof. Moutonnier, p. 521. — Les plans de l'espace (*suite*), p. 526. — Profession de foi du comte Tolstoï, par J. de Kronhelm, p. 529. — Tolstoï et la vie future, par Algol, p. 532. — Une visite de Jésus chez Lazare, par M. A. B., p. 533. — Eusapia Paladino à Gènes, par le prof. Moutonnier, p. 543. — Trois réponses aux questions de M. Béra, p. 548. — Un épisode de la vie du prince Louis-Ferdinand de Prusse, par J. de Kronhelm, p. 554. — Dessins médianimiques de Mme A. Teissier, par Spero, p. 555. — Un nouveau médium remarquable, par G. Béra, p. 557. — Une question au « Light », par G. Béra, p. 557. — Les ennemis du spiritisme, par Blanche Sari-Flégier, p. 558. — La famille Hernadec (*suite*), par Ed. Grimard, p. 561. — Correspondance. Lettres de M. Falcomer et de M. Isidore Plaquet, p. 568. — Prédications, par J. de Kronhelm, p. 571. — Nécrologie : Désincarnation de M. M. Fidler, p. 573. — Souscription en faveur de la famille Fox-Jencken, p. 575. — Bulletin des sommaires, p. 575.
- Octobre.** — La chasse aux médiums, par G. Béra, p. 577. — Le Psychisme et les Apôtres, par Rufina Noeggerath, p. 586. — Psychographie d'Oxon, par le Dr O. Dusart, p. 591. — L'abolition de la guerre, par Algol, p. 598. — Eusapia Paladino à Gènes, par le prof. Moutonnier, p. 605. — Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes, par E. Bosc, p. 612. — Prière d'un enfant, poésie, par Algol, p. 623. — Profession de foi du comte Léon Tolstoï, par J. de Kronhelm, p. 624. — Une prédiction réalisée, par J. de Kronhelm, p. 626. — La famille Hernadec (*suite*), par Ed. Grimard, p. 627. — Qui veut gagner 5.000 francs, par G. Béra, p. 636. — Questions, par G. Béra, p. 637. — Pensées d'un sage. — Le Lotus bleu, p. 638. — Bibliographie : Vie Esotérique de J.-C. de E. Bosc, p. 639.
- Novembre.** — Les origines du Spiritisme en Amérique (*suite*), par G. Béra, p. 641. — Les quatre-vingts ans de « Bonne Maman », par le commandant Mantin, p. 648. — L'abolition de la guerre, par Algol, p. 653. — Psychographie d'Oxon (*suite*), par le Dr Dusart, p. 658. — Une réponse au Dr Bérillon, par Segundo Oliver, p. 662. — Un nouveau témoignage, par G. Béra, p. 673. — Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes, p. E. Bosc, p. 677. — Persécution du comte Léon Tolstoï, par J. de Kronhelm, p. 684. — Etoile, poésie, par Spero, p. 687. — Enterrement du spiritisme, par Algol, p. 688. — Le Miracle de la Cathédrale, par Blanche Sari-Flégier, p. 690. — Faits spirités, par Edmond B., p. 692. — Lettre de Mme Abby A. Judson à propos de la famille Fox Jencken, p. 696. — La famille Hernadec, par Ed. Grimard, p. 697. — Conférences de M. Léon Denis, p. 704.
- Décembre.** — Les origines du spiritualisme en Amérique, d'après Emma Hardinge (*suite*), par G. Béra, p. 705. — L'âme et les rêves, par Algol, p. 716. — Psychographie d'Oxon (*suite*), par le Dr Dusart, p. 723. — Ils y viendront tous, par G. Béra, p. 728. — L'abolition de la guerre, par Algol, p. 733. — Bélisama, par E. Bosc, p. 736. — Séances de matérialisation avec Mme Corner, p. 742. — Lettre d'un groupe spirite musulman, p. 747. — Réponses aux questions de M. Béra, p. 750. — Le cas Foxwell, par Mme Effie Bathe, p. 754. — Les voix du tombeau, par Julien Larroche, p. 761. — Une note de la rédaction, p. 761. — La famille Hernadec (*fin*), par Ed. Grimard, p. 762. — Table générale des matières du XLIV^e volume, p. 767.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE